France ILLUSTRATION

N° 133 — 17 AVRIL 1948 — 50 FRANCS

Illinois U Library

PAUL G. HOFFMAN

L'HOMME QUI VA METTRE EN OEUVRE LE PLAN MARSHALL

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

France ILLUSTRATION
REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

L'**abonnement n° 1** donne droit aux 49 numéros d'actualités.

L'**abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et de la collection de «France-Illustration littéraire et théâtrale».

L'**abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.

L'**abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et la collection complète de « France-Illustration littéraire et théâtrale».

FRANCE ET COLONIES FRANÇAISES :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.250	2.650	2.750	3.150
6 mois . . .	1.125	1.325	1.375	1.575

ÉTRANGER :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.800	3.300	3.450	3.950
6 mois . . .	1.400	1.650	1.725	1.975

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 15 de chaque mois.

France et Colonies . . . Un an **400 fr.**
Étranger. . . . . Un an **500 fr.**

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les abonnements seront servis dans les limites de la disponibilité du tirage.

Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de **10** fr. en timbres-poste.

Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

La TABLE DES MATIÈRES de 1947 est parue. Chaque semestre : **14 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

LE PROCHAIN NUMÉRO France ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

LA SECONDE MORT
DE MONSIEUR DE NORPOIS
Chronique de Robert de SAINT-JEAN

LES YEUX ET LA LUMIÈRE
Nouvelle inédite de VERCORS

THERMIDOR
Pièce en quatre actes de Claude VERMOREL

PARAITRA LE **15 MAI**

QUATRIÈME ANNÉE NUMÉRO 133 17 AVRIL 1948

France ILLUSTRATION

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

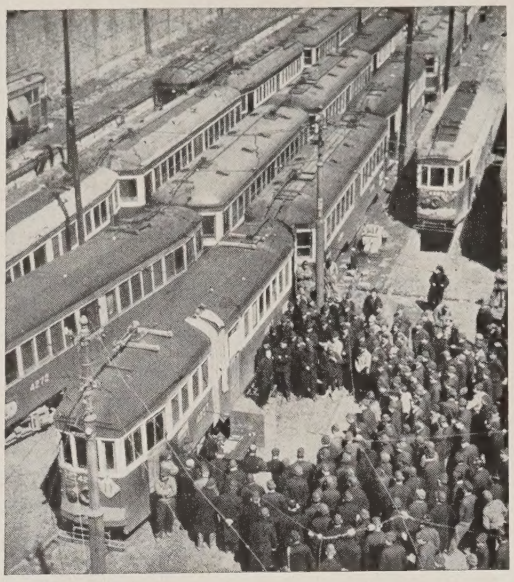
G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

UNE TRAGIQUE CONSÉQUENCE DU DIFFÉREND INTERALLIÉ DE BERLIN

La décision des Russes de contrôler les accès à la capitale a amené les Anglo-Américains à utiliser la voie aérienne. Accroché par un avion soviétique, un appareil de la British European Airways s'écrase en flammes sur l'aérodrome de Berlin-Gatow avec son équipage et dix passagers. Revenant sur ses excuses initiales, le maréchal Sokolovski répond en termes agressifs à la protestation britannique. PHOT. UNITED PRESS

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

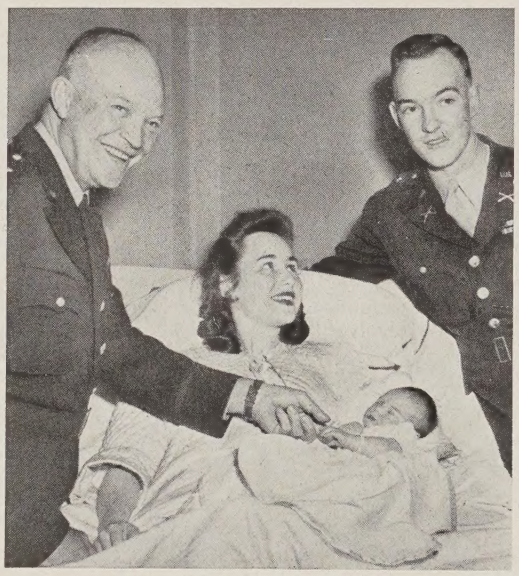
LE MARECHAL MONTGOMERY, chef d'état-major général des armées britanniques, venant de Belgique, a inspecté la zone anglaise d'occupation après avoir rencontré à Berlin le maréchal Sokolovski.



GREVE A TOKYO. 53.000 employés des services municipaux, parmi lesquels les conducteurs de tramways, se sont mis en grève le 2 avril. Ils réclament une importante augmentation de leurs salaires.

LE GENERAL JUIN, qui conserve son poste de résident général de France au Maroc, vient d'être nommé commandant en chef du théâtre d'opérations en Afrique du Nord, en remplacement du général Leclerc.

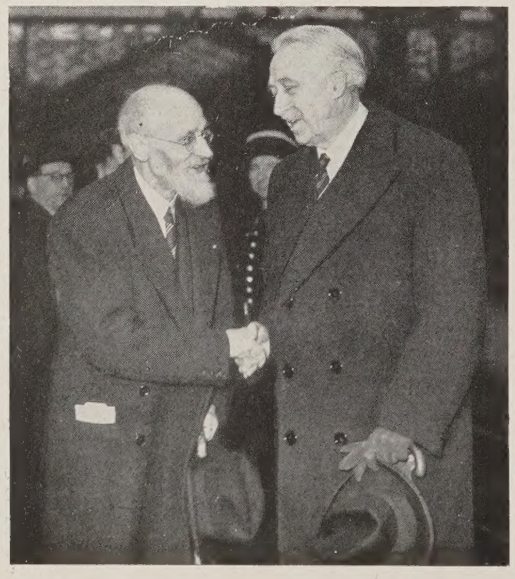
SIR STAFFORD CRIPPS a présenté le budget britannique, le 6 avril, à la Chambre des Communes. Les prix de certains produits seront augmentés. L'impôt sur le revenu des salariés sera diminué.



LE GENERAL EISENHOWER, ancien chef d'état-major de l'armée américaine, est grand-père. Dwight D. Eisenhower II, fils du capitaine John David Eisenhower et de Betty Jean, est né le 4 avril, à West Point.

LE PRESIDENT BENES a assisté aux fêtes du sixième centenaire de l'Université de Prague. Très ému, il ne put qu'au prix de grands efforts achever son discours. C'était le premier qu'il prononçait depuis la crise.

LA JEUNESSE DE STOCKHOLM se livre chaque nuit à de bruyantes manifestations. Ce tapage nocturne qui dure depuis plusieurs jours n'a aucun caractère politique. Son but est simplement de narguer la police.



M. FRANCISQUE GAY, nouvel ambassadeur de France à Ottawa, s'est embarqué pour le Canada à bord du paquebot *de Grasse*. M. Vanier, ambassadeur du Canada à Paris, l'a accompagné à la gare.

LES CORPS de vingt-sept déportés français qui avaient réussi à s'évader d'Allemagne et à gagner la Suède, où ils sont morts des suites de leur captivité, ont été ramenés en France par le navire suédois *Rolf*.

TEL EST LE BILAN

D'UNE RÉVOLUTION

PAR ROGER CÉRÉ

DE tous les événements qui se sont succédé depuis la fin des hostilités, aucun n'a atteint un caractère aussi grave que celui de la révolution tchécoslovaque. Nous croyons qu'il faut essayer d'en faire un bilan, aussi provisoire qu'il puisse l'être.

Nous en tirerons une première conclusion : la révolution marque le terme d'une politique et il faudra bien que le monde en essaie une nouvelle. Les espoirs fondés sur les concessions sans cesse répétées faites à la politique russe sous les étiquettes de collaboration, coopération ou coexistence sont aujourd'hui ruinés. L'illusion que le système pouvait s'élaborer dans cette république double, occidentale par sa civilisation, orientale par les nécessités de la géographie et de l'histoire, où les deux régimes, le parlementarisme démocratique et la démocratie populaire, devaient finir par s'accommoder, est complètement évanouie. Et, puisque la politique faite jusqu'à ce jour est un échec dont on ne peut plus douter, il faut bien la remplacer par une autre, dont l'élaboration se fait, par réactions successives, en tâtonnements plus ou moins adroits : le discours Truman du 12 mars 1947, la proposition du général Marshall du 5 juin, la Conférence de Paris à Trois et quelques jours plus tard à Seize, enfin le pacte de Bruxelles, et, pour terminer, les deux gestes sur la Palestine et Trieste en marquent les étapes. Et que sera cette politique dont nous cherchons les formules par analogie dans un passé plus ou moins lointain : système d'alliances aboutissant à un équilibre à l'échelle mondiale, ou partage du monde en zones d'influences, ou groupements continentaux de forme fédérative ou hégémonique ?

LA RÉVOLUTION DU POUSSE-BOUTON

Mais revenons à la révolution tchèque, après avoir défini le caractère général de l'événement. Nul ne contredira cette affirmation que l'influence soviétique était prépondérante dans la République depuis sa reconstitution : personne, dans cet Etat, ne contestait le rôle de la Russie et de son armée dans la libération du pays, comme aucune opposition ne s'affirmait contre l'alliance avec la grande puissance voisine. Le gouvernement tchèque, en se pliant avec docilité aux ordres du Kremlin lors de la Conférence de Paris sur l'adhésion au plan Marshall, montre bien que l'emprise était totale. Moscou pouvait compter sur la fidélité et la loyauté de la République tchécoslovaque. Et c'était là une victoire morale incontestable dont la valeur était infiniment supérieure à l'adhésion des Etats orientaux, obtenue par les moyens que l'on sait. Qu'un peuple libre, chargé de toute une civilisation, avouât sans contrainte son attachement à l'Union des républiques socialistes soviétiques en proclamant que ses rapports avec elle étaient libres et heureux constituait pour nous une présence, une expérience contre laquelle venaient se heurter nos craintes et se dissiper nos inquiétudes.

La Tchécoslovaquie était l'Etat témoin de la politique de coopération. La révolution devait nécessairement faire disparaître ce préjugé favorable qui est la raison de toutes les faiblesses de la politique internationale depuis 1945, et, de ce point de vue, la Russie était perdante.

La révolution de Prague s'est faite sans coup férir ; nous avons vu fonctionner un type de révolution d'un genre nouveau : la révolution du « pousse-bouton ». Au moment fixé, M. Gottwald a déclenché le mécanisme et, en quelques heures, l'édifice parlementaire de la République s'est effondré, comme un décor qui recouvrait encore de sa toile un système minutieusement et secrètement mis en place : police, administration, comités d'action. Le président Benès a vainement cherché pendant quarante-huit heures sur quelle force il pourrait s'appuyer ; il n'y en avait plus : les partis étaient sans dirigeants, l'opinion, surprise, les hommes politiques, compromis, d'autres, terrorisés ; l'armée, à laquelle le chef de l'Etat eût pu faire appel — et on sait aujourd'hui qu'il y a songé — subitement privée de ses chefs du fait de leurs hésitations ou d'autre attitude plus coupable encore. Et il faut bien dire que ce succès des méthodes communistes a été obtenu par une minorité : le nombre des membres du parti n'atteignait pas 20 % de la population.

La preuve est donc administrée que ce que l'on ne croyait possible que dans certaines sociétés, comme celles de type agricole de l'Est européen, l'était aussi dans des Etats de structure politique et sociale comparable à la nôtre. Cette révélation et la démonstration qu'elle comporte ne laisse plus aucun doute ni aucune illusion.

ASPECT NÉGATIF DU BILAN

Le bilan de l'opération tchécoslovaque paraît donc négatif à ces deux points de vue : la Russie ne gagne apparemment rien de plus que l'ancienne République ne lui eût accordé, mais elle provoque, par le succès de la révolution, d'inévitables réactions de défense qui pourraient être dangereuses pour elle. Le moment était-il d'ailleurs bien choisi, avant les élections italiennes, de dévoiler ainsi à quoi tendent les communistes ?

Nous trouvons trois raisons qui ont entraîné la décision soviétique. La première est d'ordre général, c'est-à-dire historique, la seconde est militaire, la troisième, qui est peut-être prépondérante, d'ordre économique. Nous devons les examiner successivement.

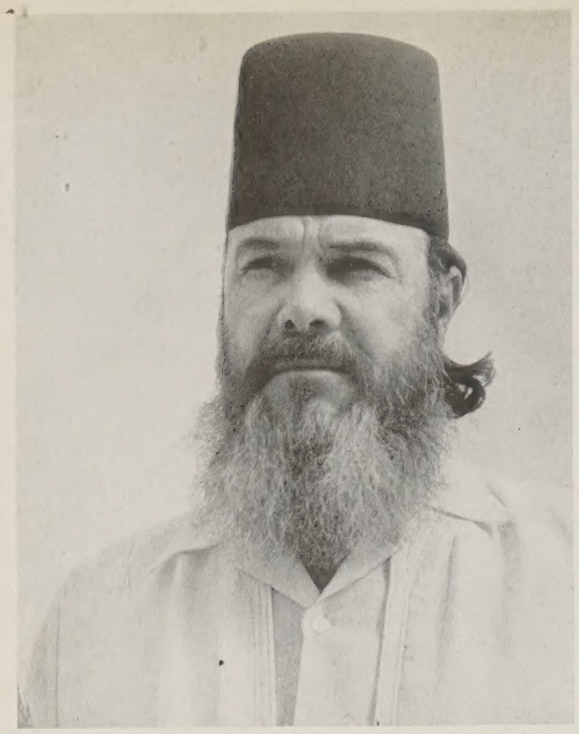
La politique russe est réaliste, Yalta, Potsdam et la suite permettent de n'en pas douter, et, en fin de compte, elle tend à des annexions de territoires sous la forme soit de l'occupation, ou de la mainmise, et cette politique est celle que la Russie fait depuis qu'elle est entrée dans l'histoire. Elle a intégré à son système les Républiques baltes, associé les Etats balkaniques. Mais jamais elle n'avait rencontré une occasion comme celle qui s'offrait à elle d'atteindre cette Europe centrale dont on l'avait tenue à l'écart par un effort constant. Toutes les constructions qui y avaient été faites et qui étaient autant d'obstacles à l'expansion russe ont été détruites : l'empire des Habsbourg en 1918, l'Allemagne en 1945. Et qui pouvait disputer ce double héritage à la République russe victorieuse ? Pas la France, ruinée et impuissante ; pas le Royaume-Uni, subitement paralysé par ses convulsions internes, et en aucun cas la grande République américaine, superbe, mais sans clairvoyance. Aussi bien la Russie s'est solidement installée en Allemagne et, par son jeu diplomatique, elle a contraint les alliés à lui fournir des arguments qui justifient son attitude. Mais la Bohême devait l'attirer. Aucune position ne présente un intérêt aussi grand que cette plate-forme d'où l'on peut rayonner vers le Danube, le Rhin et l'Adriatique. « Qui possède la Bohême peut dominer l'Europe », disait Bismarck. Installée à Prague, même par personne interposée, la Russie est devenue la puissance prédominante en Europe centrale, et, même si l'on fait une concession à la forme, il n'en reste pas moins que le communisme est en marche vers l'Ouest et que l'étape qu'il vient de franchir est considérable.

RAISONS POSITIVES : LE COMBINAT SILÉSIE-BOHÊME

La deuxième raison, qui rejoint la première, est d'ordre militaire et, si le secret en est bien gardé, on ne peut douter que cette raison n'ait eu une importance décisive du fait même de la valeur stratégique du plateau de Bohême.

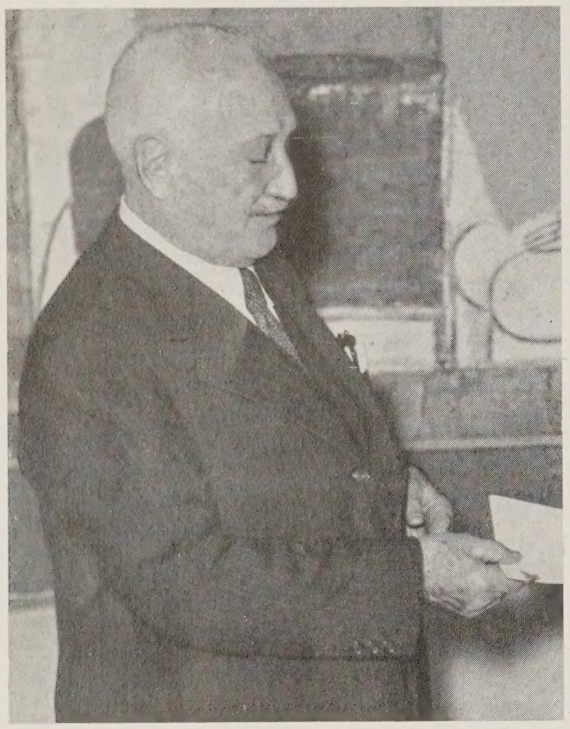
La troisième raison est peut-être celle qui est la plus profonde : elle est d'ordre économique. Contre le plan Marshall, les Russes ont élaboré un autre plan dont les grandes lignes apparaissent aujourd'hui. Depuis la destruction devenue définitive du Donetz, les grands centres industriels de la Russie sont au delà de l'Oural. Pour bâtir une Europe orientale qui n'est qu'agricole, il faut un centre industriel, et ce centre ne peut être qu'un combinat fait autour de la Silésie, qui possède le charbon. La Moravie-Bohême en est l'élément complémentaire nécessaire, et sans cet élément rien ne peut être fait. Déjà le plan de deux ans établi par Prague préparait la voie, mais l'opération devait s'avérer douloureuse pour les Tchèques : il faut, pour que le but soit atteint, que soient sacrifiées les vieilles industries traditionnelles qui liaient la Bohême aux pays capitalistes. Pour que le pays devînt un foyer d'industrie lourde, sorte d'usine soviétique, pour que cette transformation économique se fît, il fallait d'abord que la révolution politique lui en donnât les moyens.

Tel est le bilan de cette révolution.



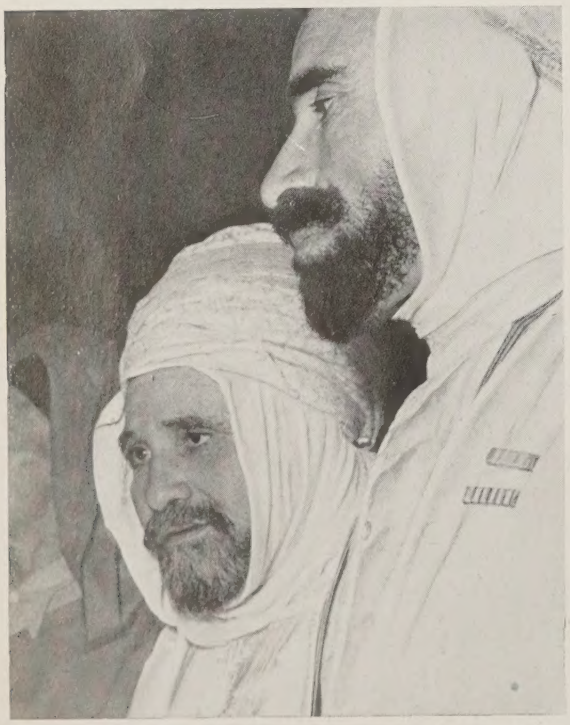
MESSALI HADJ, LEADER DU MOUVEMENT NATIONALISTE.

DES ELECTEURS MUSULMANS DU DEUXIÈME COLLÈGE VOTENT DANS UN BUREAU D'ALGER-VILLE.



M. CUTTOLI, MAIRE RADICAL DE PHILIPPEVILLE.

A SAINT-EUGÈNE, UNE VOITURE-RADIO DIFFUSE LES RÉSULTATS DU PREMIER TOUR DE SCRUTIN.



DEUX DÉPUTÉS : MM. BEN CHENOUF ET BEN TAIEB.

QUELQUES ALGÉRIENS ATTENDENT LES NOUVELLES DU VOTE DEVANT LA MAIRIE DE GUYOTVILLE.

LES ÉLECTIONS ALGÉRIENNES
PÉRENNITÉ DE LA PRÉSENCE FRANÇAISE

Etant donné le bouillonnement actuel des esprits dans le monde musulman, les premières élections à l'Assemblée algérienne représentaient une expérience à plus d'un titre délicate. Un tel scrutin était susceptible, par ses résultats, d'influer lourdement sur le problème complexe de cette Afrique du Nord dont l'Algérie représente la poutre maîtresse. Aussi bien, la campagne électorale a-t-elle été suivie avec une attention particulière non seulement par les Français de la métropole, mais dans les milieux internationaux, où l'on s'abusait quelque peu, semble-t-il, sur les effets de la propagande séparatiste dans nos départements d'outre-Méditerranée.

Le vote du statut de l'Algérie, dont cette Assemblée algérienne représente un des éléments essentiels, avait fait naître bien des inquiétudes. Nul, certes, ne contestait la nécessité de ce statut, solennellement promis en 1944, et qui, après l'échec de la politique d'assimilation, établissait les bases d'une coopération plus étroite entre les deux communautés qui cohabitent sur la terre algérienne. Mais l'intense pénétration des populations musulmanes par la propagande panarabe et les dangereux slogans lancés par les tenants du séparatisme risquaient de rendre redoutable l'épreuve à laquelle on soumettait l'Algérie. Le principe même de la souveraineté française se trouvait, en effet, contesté, à des degrés divers, par les deux groupements musulmans rivaux de Messali Hadj et de Ferhat Abbas ainsi que par le parti communiste algérien, dont l'activité rejoignait celle des nationalistes.

Le malaise s'était encore aggravé du fait d'une tension croissante entre les populations françaises et un gouvernement général qui se faisait des aspirations musulmanes une conception par trop idéaliste. Il devait en résulter un regrettable relâchement de l'autorité française, et nos nationaux n'étaient pas sans s'émouvoir de la complaisance, excessive à leur gré, dont bénéficiaient certains leaders musulmans de la part des représentants du pouvoir central.

En raison même de ces divergences et de ces frictions, une dualité de conception s'était fait jour lors de l'élaboration du statut. Sensible aux observations que les Algériens français tiraient d'une longue expérience, le gouvernement avait pris conscience des précautions qui s'imposaient pour ne pas laisser se relâcher les liens étroits qui unissent les trois départements à la métropole et pour éviter que l'Assemblée nouvelle ne devînt une tribune à l'usage de ceux dont la folle ambition est de dissocier l'Algérie de la patrie commune. M. Ramadier et ses ministres durent batailler longuement avant d'obtenir, contre l'opinion de la commission intéressée, que l'Assemblée algérienne fût scindée en deux collèges distincts et que le scrutin majoritaire fût substitué à la représentation proportionnelle, singulièrement périlleuse dans un milieu aussi mouvant.

Tel qu'il fut voté, le 20 septembre 1947, le statut, à dire vrai, ne satisfaisait personne : ni les musulmans activistes, que décevaient les précautions prises, ni les Français d'Algérie, préoccupés des avantages électoraux auxquels pouvaient aspirer les mouvements séparatistes, largement pourvus de ressources et riches en possibilités de propagande.

La situation s'est heureusement clarifiée avec l'arrivée en Algérie de M. Naegelen. Soucieux de ses responsabilités, le nouveau gouverneur général, dès ses premières prises de contact, tenait un langage sensiblement plus nuancé que celui de ses amis d'Algérie. Pour la première fois depuis bien longtemps, on voyait un représentant autorisé du gouvernement prendre nettement position

M. Naegelen, ancien ministre, récemment nommé gouverneur général de l'Algérie.

contre l'autonomisme sous tous ses aspects et proclamer l'Algérie province française au même titre que l'Auvergne ou que son Alsace natale. Il n'en fallait pas davantage pour que les populations françaises, qui, jusque-là, se sentaient quelque peu isolées de la métropole, se ressaisissent. Déjà, à l'occasion des élections législatives de décembre 1946, elles s'étaient rassemblées, devant la menace séparatiste, sans distinction d'opinion politique et dans une union dont seuls s'excluaient communistes et socialistes.

Le même souci de self-defence ayant provoqué, cette fois encore, la constitution dans les trois départements, sur l'initiative du R. P. F., d'une union algérienne, aucun doute ne subsistait, dès avant le scrutin, quant aux choix des soixante élus du premier collège. Sur les 37 sièges pourvus dès le premier tour, 29, en effet, étaient attribués aux candidats « unionistes » et 6 aux indépendants. En regard, pas un communiste n'était élu, et les socialistes eux-mêmes, payant la rançon de leurs contradictions internes touchant le problème algérien, devaient se contenter de deux sièges dans le département d'Oran.

Le scrutin de ballottage est venu confirmer, en l'amplifiant, la tendance nationale de ces élections.

Le premier collège de l'Assemblée sera composé de quarante élus de l'Union algérienne-R. P. F., d'une douzaine d'indépendants nationaux, de trois radicaux-socialistes et de quatre socialistes.

Seul un élu communiste y représentera l'autonomisme.

Encore qu'il dépassât les prévisions les plus optimistes, ce succès massif de la coalition nationale n'apportait aucun élément de surprise. Il en a été autrement en ce qui concerne le comportement des électeurs musulmans du deuxième collège. Le caractère spectaculaire de l'agitation messaliste, l'atmosphère de terreur que les séparatistes faisaient régner parmi les populations indigènes de la Kabylie et du Sud, les menaces dont étaient l'objet les musulmans attachés à une sincère collaboration avec les éléments français faisaient planer sur le scrutin une redoutable inconnue.

Or, dès le premier tour, il est apparu que ces craintes étaient exagérées. Si sensibles soient-ils à la « communauté islamique », les électeurs musulmans ont été plus nombreux qu'on ne le prévoyait à manifester leur désaffection envers les partis nationalistes et leurs associés communistes. On a même eu l'heureuse surprise, le 4 avril, de voir les indépendants distancer de loin, avec 26 élus sur 41, les « messalistes » du M. T. L. D. (9 sièges) et les « abbasistes » de l'U. D. M. A. (6 sièges), tandis que les communistes n'obtenaient dans ce collège qu'un nombre infime de suffrages.

En dépit des efforts désespérés déployés par les deux mouvements musulmans, le second tour a laissé une impression plus réconfortante encore, car séparatistes et autonomistes en sont sortis littéralement écrasés.

Le deuxième collège comprendra plus de quarante élus musulmans indépendants et une quinzaine de partisans de Messali Hadj et de Ferhat Abbas, alors qu'à la veille des élections on redoutait de voir pénétrer à l'Assemblée algérienne quarante à cinquante séparatistes et autonomistes, renforcés par une dizaine de communistes ou communisants.

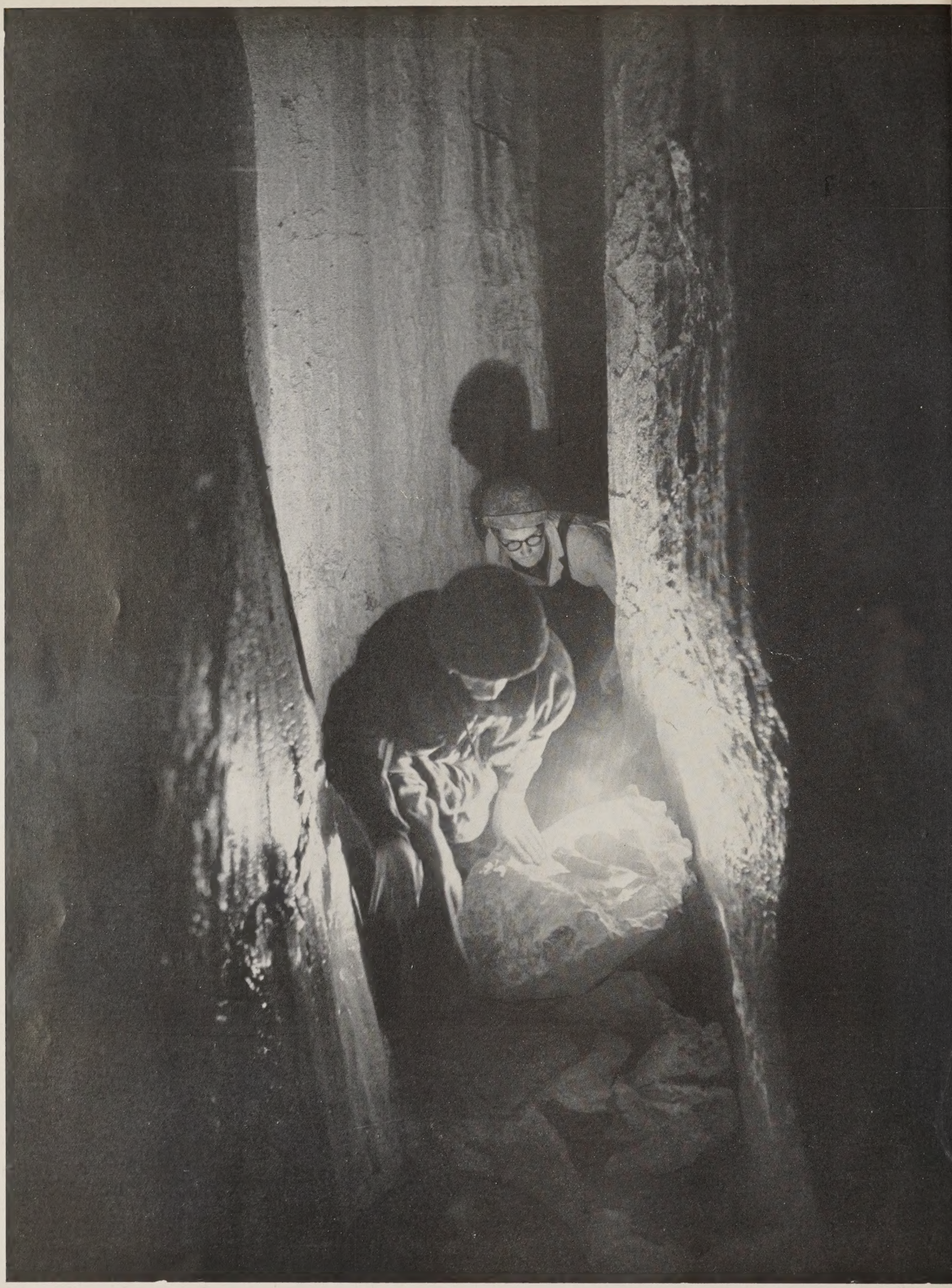
Du même coup s'estompent les préoccupations que soulevait la mise en œuvre du statut algérien. L'épreuve de force tentée par les adversaires de la présence française a tourné à leur entière confusion. On n'a plus à redouter le spectacle douloureux qu'eût offert une assemblée se livrant, comme don de joyeux avènement, à des manifestations hostiles à la mère patrie, ni cette menace de la proclamation d'une république algérienne qui, si platonique fût-elle restée, n'en eût pas moins jeté le désarroi dans les esprits et suscité d'inévitables réactions. Les délibérations de la nouvelle assemblée ne déborderont pas du cadre légal, les scrutins du 4 et du 11 avril nous en apportent l'assurance.

La déception est grande dans les sphères extrémistes. Elle s'exprime par un déchaînement d'appréciations outrancières sur un scrutin dont on proclame qu'il a été truqué, qu'il est dû à une pression éhontée de l'administration et à la brutale intervention des caïds, des Agas et des gros colons français. Les chiffres du scrutin suffisent à démontrer la fausseté de telles assertions.

L'ampleur même du redressement qui vient de s'opérer confirme avec éclat la pérennité de la présence française dans notre Afrique du Nord. Le séparatisme, c'est un fait, ne plonge pas dans les milieux musulmans des racines aussi profondes qu'on voulait bien l'affirmer. Et la France voit se raffermir aux yeux de l'étranger son prestige africain, quelque peu ébranlé par le doute et le pessimisme dont s'entourait cette consultation électorale.

Maintenant que l'Algérie vient de proclamer clairement sa volonté de rester une « collectivité territoriale de la République », il appartient aux vainqueurs de ne pas se laisser griser par leur succès. Ils sauront trouver en eux-mêmes la sérénité indispensable pour assurer au sein de l'Assemblée algérienne un climat de large compréhension mutuelle. Les excès mêmes auxquels ne manquera sans doute pas de se laisser aller une minorité désormais impuissante ne doivent pas détourner la majorité nationale du travail utile qui s'impose pour adapter cette terre algérienne, riche de tant de sacrifices et d'efforts consentis depuis plus d'un siècle, aux exigences du monde nouveau né de la guerre.

Puisque disparaît le rêve insensé d'une sécession, dont les populations musulmanes elles-mêmes seraient les premières victimes, des possibilités immenses s'ouvrent pour l'œuvre généreuse et humaine qui permettra aux musulmans d'Algérie d'améliorer leur condition sociale et de développer leurs capacités de gestion grâce à une fraternelle collaboration avec leurs frères de la métropole. Et cela, dans le cadre, confirmé, de la souveraineté nationale.



LENAIN, PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ SPÉLÉOLOGIQUE D'AVIGNON ET ORGANISATEUR DE L'EXPÉDITION, EMBRASSE SA FEMME AVANT DE PLONGER VERS L'INCONNU.

VOYAGE AU CENTRE DE LA TERRE

AVEC LES EXPLORATEURS DU GOUFFRE DU CALADAÏRE

Les derniers mystères géographiques vont-ils être éclaircis un à un grâce à la spéléologie ? Ce sport scientifique, ou cette science sportive, fait chaque jour de nouveaux adeptes. Pendant les dernières vacances de Pâques, un groupe de quatre-vingts éclaireurs a tenté de percer le secret de la fontaine de Vaucluse. Ils s'enfoncèrent, au prix d'efforts inouïs, jusqu'à plus de 300 mètres sous terre, mais ne purent poursuivre leur descente, faute de matériel.

Cette exploration, qui est un remarquable exploit, couronne les tentatives successives de ce groupe d'amateurs passionnés de spéléologie depuis de longues années.

Pendant la guerre, un étudiant en géologie, Jean Marty, remarqua, en consultant l'ouvrage d'Imbeaux, *Précis d'hydrogéologie,* que la couche de calcaire était moins épaisse dans la région de Banon, près de Forcalquier, qu'elle ne l'était ailleurs.

Il en déduisit que les gouffres devaient y être nombreux et les bouchons, plus minces. Un aven surtout excitait sa curiosité. Indiqué sur la carte de Bouvier, qu'étudia le grand Martel, il était désigné sous le nom d'aven de l'Obœuf, quartier du Caladaïre.

Jean Marty décida de l'explorer.

Il était alors instructeur de clan chez les Eclaireurs de France et cherchait un coéquipier. Servel, un ouvrier, s'offrit.

En 1943, après avoir visité d'autres avens, les deux explorateurs se présentèrent à la ferme de l'Obœuf, où on leur indiqua l'emplacement exact de l'embouchure de l'aven du Caladaïre. C'était une double fente, très exiguë, difficile à trouver sans indications précises. Un premier sondage démontra l'existence d'un à-pic de plus de 60 mètres.

A Pâques 1946, Jean Marty décida d'organiser une première expédition avec les Eclaireurs de France. Y participèrent M. Fady père, Francis Lambert, Blanc et Servel. Cette petite équipe parvint à l'embouchure du deuxième grand puits, à 70 mètres sous terre. La sonde, lancée une fois encore, dévoila un nouveau gouffre de 90 mètres.

Une deuxième expédition, toujours dirigée par Marty, devenu entre temps vice-président de la Société spéléologique d'Avignon, et à laquelle participait le président de cette société, Lenain, mena les explorateurs à 225 mètres sous terre. La descente des deux puits successifs (le premier de 70 mètres et le second de 90 mètres) avait été effectuée à l'aide d'échelles de corde !

L'expédition qui vient d'avoir lieu a été organisée par Lenain et Barone, instructeur national de spéléologie et éclaireur de France, Marty étant toujours présent. Son but n'est pas un simple but sportif, celui de battre, par exemple, le record de profondeur détenu par Casteret à la Henne-Morte (Pyrénées), avec 446 mètres. Il s'agit avant tout d'une recherche à but scientifique (par exemple pour retrouver la Sorgue souterraine, dont les nombreux rameaux hypogées resurgissent à la fameuse fontaine de Vaucluse).

Le mercredi 24 mars, un matériel nombreux fut apporté au bord du gouffre. Les dernières caisses arrivèrent le samedi 27. Barozzi, un mécanicien de la région d'Avignon, dirigea la descente du matériel de la première salle jusqu'à une profondeur de 313 mètres (20 échelles de 15 mètres, 3 cordes de 100 mètres plus un grand nombre de cordes variées de 10 à 15 mètres).

U OF I
LIBRARY

Au pied de Montsalier-le-Vieux, village entièrement ruiné, coulait jadis une rivière dont le lit est nettement visible. Cette rivière coule-t-elle maintenant sous terre ? est-ce la Sorgue souterraine ? Les explorateurs du Caladaïre ont voulu percer ce mystère.

Le treuil de surface qui permit de faire descendre le matériel.

Le départ du deuxième treuil, installé a plus de 90 mètres sous te

Le standardiste assura nuit et jour la liaison avec le sous-sol.

... dimanche 22 heures : le campement est établi a 313 mètres.

... lundi 14 heures : le ravitaillement commence a descendre.

...après cinquante heures d'efforts, l'équipe de pointe doit remonter.

FAUT RAMPER SOUS DES SURPLOMBS DE ROCHER, DANS UN CHAOS DE PIERRES ET DE BLOCS DE GLAISE. EN UNE HEURE, ON NE PROGRESSE PARFOIS QUE DE 5 MÈTRES.

ravail fut effectué en liaison avec une deuxième équipe dirigée par Muller, employé d'une usine de soie d'Avignon.

arozzi disposa dix pitons le long des passages les plus scabreux de la ente. Ce travail, qui lui est très personnel et où il fit montre de virtuosité d'un grand courage, nécessita de sa part vingt-sept heures d'efforts. uite, Barozzi, Muller et deux hommes, de lundi 14 heures à mardi matin, endirent le ravitaillement à 313 mètres. Une troisième équipe de hommes descendit dimanche à 70 mètres (fond du premier puits) pour arer la grande descente. A 13 h. 30, une première équipe descend avec ain, Marty et Barone en tête. Une deuxième équipe la suit vers 18 heures, équipe qui assura la descente remonte à la surface.

imanche, 22 heures. Le campement est établi à 313 mètres. Le trio cteur découvre un nouveau puits. Fausse alerte — croyant toute issue ossible à trouver pour poursuivre l'expédition — ils remontent de mètres. Tout à coup, Marty pousse un cri de triomphe. Il a découvert une ire qui mène à une galerie au bout de laquelle se trouve un second gouffre conduit l'équipe de pointe, au milieu des pires difficultés, à 400 mètres. 'agit d'un véritable alpinisme souterrain, au milieu d'un chaos de roches, ne progression de 5 mètres exige parfois une heure de lutte, sur des fonds leux et glissants. Ils découvrent un réseau de petites rivières à débit trop le pour autoriser l'emploi de canots pneumatiques.

a liaison téléphonique fut constamment assurée avec la surface, et le préfet Basses-Alpes vint, le matin du dimanche de Pâques, à l'orifice du gouffre orter son appui moral et ses félicitations aux vaillants explorateurs.

a salle souterraine où coule la petite rivière mène nos équipiers vers un veau dédale de souterrains, où ils progressent lentement. Les fils du téléne se rompent alors et les postes de radio portatifs sont maintenant trop pour apporter les nouvelles aux équipes de surface.

puisés faute de vivres, d'échelles, de filins, après cinquante heures d'efforts humains, ceux de l'équipe de pointe remontent, retardés encore par la e hors de service momentanée de la poulie du treuil qui devait les aider à agner la surface.

Mais ils avaient vu un nouveau gouffre, promesse de nouveaux exploits. En juillet prochain, ils feront encore mieux.

Photographies de notre envoyé spécial : WILLY RONIS.

REMONTÉS A LA SURFACE, LES EXPLORATEURS RACONTENT LEUR ODYSSÉE.

TALIA
Ora
Preparati a fronteggiare
situazioni molto gravi

ÉLECTIONS EN ITALIE

VINGT-HUIT millions d'électeurs et d'électrices sont convoqués dimanche, en Italie, pour désigner les cinq cent soixante-quatorze députés qui remplaceront, à Montecitorio, les membres de l'Assemblée élus en juin 1946.

Deux grands courants s'affrontent dans les trente et une circonscriptions électorales : la force spirituelle et traditionnelle du catholicisme romain, dont les démocrates chrétiens de M. de Gasperi sont les champions, et l'idéologie marxiste, représentée par la coalition communo-socialiste.

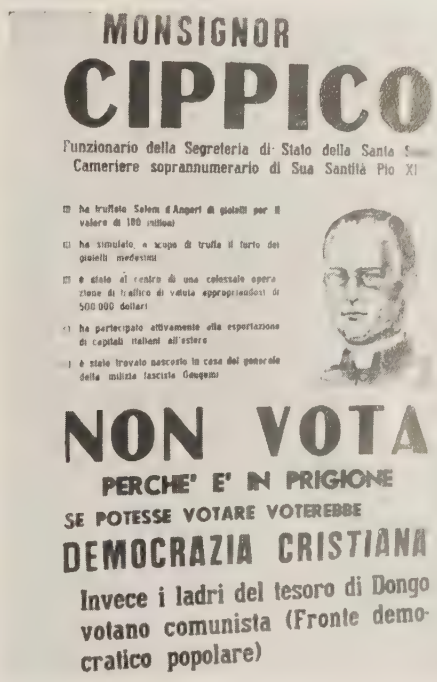
Cette consultation populaire sera suivie avec une attention toute particulière à travers le monde, étant donné les répercussions que peut avoir le scrutin, tant sur l'orientation de la jeune république italienne que sur la géographie politique de l'Europe.

Ces élections marquent, en effet, un nouvel aspect de la guerre « froide », et l'éminente position stratégique que représente l'avancée de la péninsule au cœur de la Méditerranée explique l'intérêt qu'attache à ces élections l'opinion internationale.

« LE BLÉ AMÉRICAIN, QUI NOUS SAUVE DE LA FAMINE, NOUS DÉLIVRE DU CHAOS DE LA RÉVOLUTION COMMUNISTE. VOTEZ CONTRE LE COMMUNISME POUR LA DÉMOCRATIE CHRÉTIENNE. »

UNE AUTRE AFFICHE ANTICOMMUNISTE QUE L'ON PEUT VOIR SUR LES MURS DE ROME. « L'AIDE AMÉRICAINE NOUS PERMET DE LUTTER CONTRE FAIM, RÉVOLUTION ET ÉPIDÉMIE. »

« LES COMMUNISTES REFUSENT D'ACCEPTER L'AIDE AMÉRICAINE, MAIS ILS ONT ÉTÉ CHAUSSÉS, HABILLÉS, ARMÉS PAR L'AMÉRIQUE GRACE AU CRÉDIT DE 1.980.000.000 DE DOLLARS. »



LE GRAND SCANDALE PROVOQUÉ PAR L'AFFAIRE CIPPICO A ÉTÉ EXPLOITÉ PAR LA PROPAGANDE COMMUNISTE. UNE AFFICHE EXPLIQUE LES CAUSES DE L'ARRESTATION DU PRÉLAT.

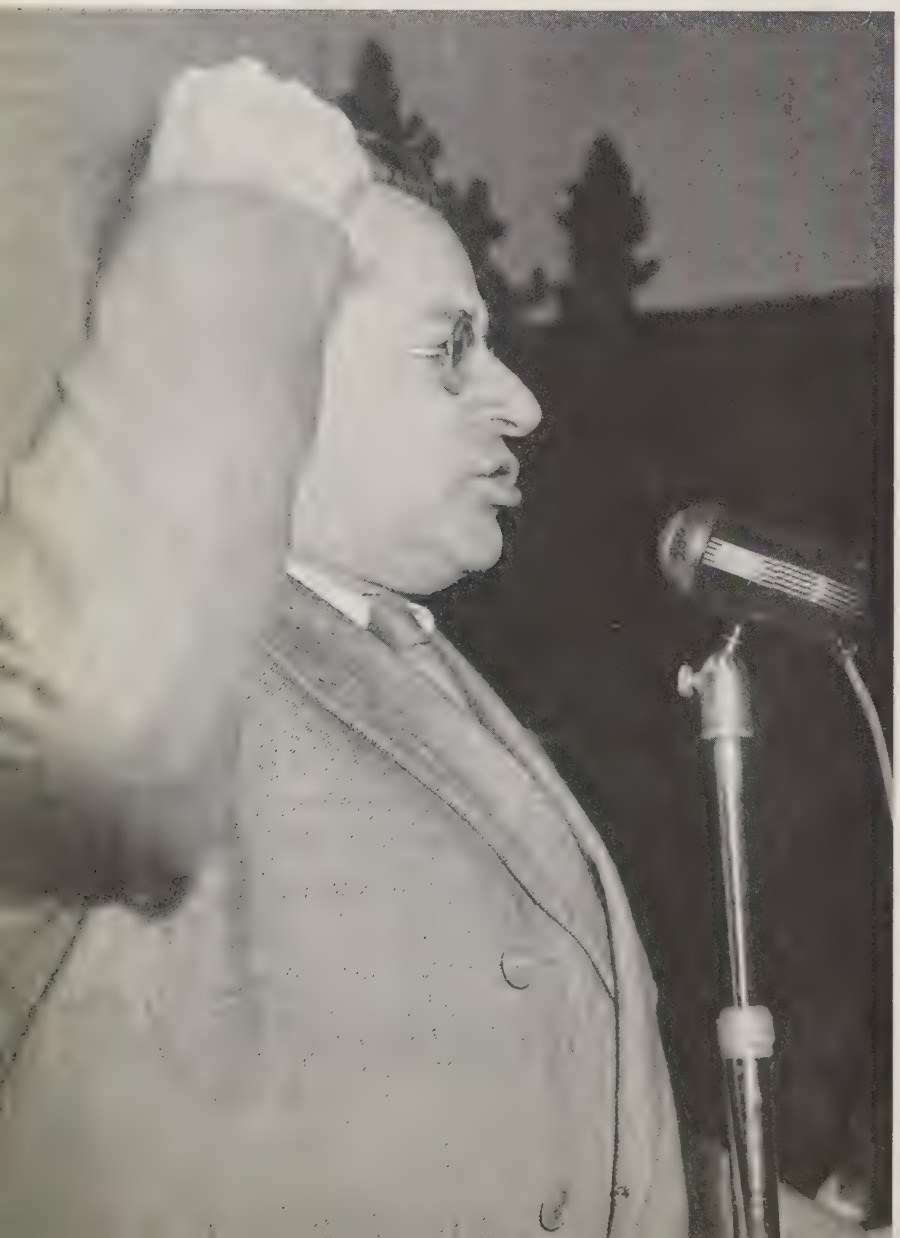
IL FAUT TOUT PRÉVOIR...

LE GOUVERNEMENT ITALIEN, QUI REDOUTE DES ÉMEUTES, A ORDONNÉ QUE DES RÉSEAUX DE FIL DE FER BARBELÉ FUSSENT POSÉS AUTOUR DU PALAIS DE LA PRÉSIDENCE DU CONSEIL.

PLUS DE 70.000 PERSONNES SE SONT RÉUNIES SUR UNE PLACE DE BOLOGNE POUR ÉCOUTER LE DISCOURS-PROGRAMME QU'A PRONONCÉ M. DE GASPERI, PREMIER MINISTRE ITALIEN.

UNE ATTITUDE DE M. DE GASPERI PENDANT SON DISCOURS DE BOLOGNE.

M. PALMIRO TOGLIATTI, LEADER COMMUNISTE ITALIEN, EXPOSE SON PROGRAMME.



M. PIETRO NENNI, CHEF DU PARTI SOCIALISTE FUSIONNISTE, PARLE : « TRIESTE NE

…us être rendue qu'en même temps que Tende, La Brigue et nos colonies. »

M. Pietro Nenni, qui a rompu avec les partis socialistes d'Occident.

Le chef en second du parti communiste italien, Luigi Longo, parle a Bolo…

Le 18 avril, les Italiens vont être appelés à se prononcer sur la composition des Chambres. Depuis plusieurs semaines les différents partis essaient de rassembler leurs adhérents et de convaincre leurs opposants. Sur les murs de Rome sont apparues les affiches destinées à persuader le public qu'il n'est point de salut en dehors du parti démocrate-chrétien ou du Front démocratique populaire.

Ce n'est pas au hasard que je cite les noms de ces deux partis, qui semblent les « ténors » de la lutte électorale. Le nouvel Etat italien a été signalé, dès sa naissance, par une véritable floraison de partis. En démocratie, chacun a le droit d'avoir son opinion ; l'individualisme italien en a conclu, avec un peu de facilité, que plus il y a de partis, c'est-à-dire d'opinions politiques, plus les principes démocratiques sont sauvegardés.

REGROUPEMENT DES PARTIS

Les nécessités de la lutte amenèrent certaines simplifications. C'est ainsi que les deux grands partis de gauche : communistes et socialistes, sont électoralement fondus en un seul bloc, le Front démocratique populaire ; de même, « l'Uomo Qualunque » et les libéraux ont constitué avec le parti de Nitti le « Bloc national ». De nombreux partis ne répondant pas à une nécessité véritable, mais plutôt au désir de puissance de leurs leaders, ne peuvent plus se soutenir *in the long run*.

Aux raisons politiques qui rendaient leur existence précaire s'ajoutèrent des raisons financières ; plusieurs d'entre eux durent renoncer à jouer les premiers rôles. La chute qui fit le plus de bruit fut celle du fameux parti de Giannini, « l'Uomo Qualunque » (l'homme de la rue). Ce parti, qui n'avait pas un programme politique bien défini, s'était efforcé de rallier tous les mécontents — et ils étaient légion — que la politique des C. L. N. (Comités de libération nationale) avaient effarouchés. Mais les fluctuations du leader Giannini, ainsi que de graves difficultés financières, finirent par en avoir raison. Les ex-fascistes se sont groupés dans le « Mouvement social italien », cependant que les socialistes antifusionnistes du parti de Saragat fondaient avec Lombardo une Union socialiste.

Les nombreux partis de la droite et du centre (monarchistes, libéraux, Uomo qualunque, bloc national, mazziniens et autres républicains), en raison de leur émiettement et aussi du caractère anachronique de leurs doctrines, n'ont pu s'assurer qu'un nombre limité d'adhérents. Ces partis se rattachent bien, pour la plupart, à des traditions nationales italiennes (Cavour, Mazzini, Garibaldi, la maison de Savoie), mais ces traditions sont, somme toute, trop récentes — n'oublions pas que l'unité de l'Italie ne date pas d'un siècle — pour avoir une force véritable.

La petite bourgeoisie, où se recrutent la plupart de leurs adhérents, n'a jamais su parvenir à prendre la direction politique du pays, et l'aristocratie a cessé depuis longtemps de participer de façon active à la vie nationale. Quant à la grande bourgeoisie industrielle (qui se recrute surtout dans le Nord de l'Italie), elle semble avoir renoncé à financer ces partis, à qui leur émiettement promettait peu de chances de succès, pour s'intéresser au grand parti démocrate-chrétien, bénéficiant du double appui du Vatican et des Etats-Unis d'Amérique.

Il est inutile, en effet, de souligner que rien ne saurait se décider à l'heure actuelle, en Italie, sans la présence et l'influence des Etats-Unis. Les Italiens, dont le sens très vif des réalités passe parfois pour du cynisme machiavélique, sont très francs sur ce sujet. On entend très communément affirmer, dans toutes les classes de la société, que sans l'aide américaine l'Italie, qui jouit en ce moment d'une situation presque prospère (eu égard au standard de vie généralement assez bas dans ce pays), en serait réduite à la plus noire misère. Ce rôle du dollar est souligné (dans des buts évidemment opposés) par la droite et par la gauche et est généralement admis par le menu peuple, même acquis aux idéologies communistes. Dès qu'il interroge sa conscience, l'Italien, à quelque classe qu'il appartienne, est prêt à reconnaître l'immense dette de reconnaissance qu'il a contractée envers les Etats-Unis.

Cela est naturellement lié, toute question matérielle mise à part, à des raisons sentimentales. Nombreuses sont les familles italiennes ayant un des leurs aux Etats-Unis. Plusieurs de ces Italiens d'Amérique ont profité des facilités que leur offre le change pour revenir voir le lieu d'origine de leurs familles, auxquelles, souvent, ils continuent d'expédier des colis. Tout cela contribue à resserrer ces liens italo-américains (bien entendu, l'Amérique du Sud est dans le même cas), qui sont très réels.

LES GRANDES FORCES RIVALES

Un fait cependant est venu servir le Front démocratique populaire dans sa propagande électorale : le scandale de M^gr^ Cippico : ce prélat a escroqué plusieurs millions (d'aucuns disent un milliard) aux particuliers désireux d'effectuer des opérations de change de devises ou ayant déposé leurs bijoux auprès de lui. Sa fuite, alors qu'il se trouvait aux arrêts dans une salle du Vatican, a empêché les autorités ecclésiastiques d'étouffer le scandale. Les proportions de ce dernier se sont accrues du fait de la participation d'un autre monseigneur à ces malversations. Cippico a été arrêté par la police italienne (les autorités religieuses l'ayant rendu à l'état laïc, seule procédure permettant de le faire appréhender et juger en Italie). La presse de gauche s'est emparée du fait pour dénoncer une fois de plus la collaboration vaticano-américaine et des démocrates-chrétiens, contraire aux véritables intérêts du peuple italien. Des affiches ont recouvert les murs en posant la question : « Qu'aurait voté Cippico s'il n'avait été mis en prison ? » et en fournissant la réponse : « Démocrate-chrétien ».

Car, ainsi que nous l'avons fait pressentir, toute la campagne électorale italienne repose sur l'antagonisme du Front populaire, d'un côté, des démocrates-chrétiens, de l'autre. Que l'enjeu soit d'importance, les adversaires en présence ne songent pas à le nier, et la lutte a un caractère d'âpreté qu'elle n'avait pas connu lors des dernières élections. Le fameux mot de Cecil Rhodes, « agir ou mourir », pourrait être la devise des deux grands partis adverses. Les autorités ecclésiastiques ont déclaré que ne pas voter pouvait constituer un péché mortel, car c'est dans le camp hostile aux communistes que l'on craint davantage les abstentions. Quant au vote communiste, il entraînerait *ipso facto* l'excommunication. Le président de Gasperi est l'auteur d'un slogan qui a fait fortune : « Si l'on ne vote pas cette fois, on ne votera jamais plus ! »

Quelles sont les chances des forces en présence ? Pour en avoir une idée, il faut se référer aux dernières élections du 2 juin 1946, où les démocrates-chrétiens eurent 8.080.664 voix, contre 4.356.686 aux communistes et 4.748.129 aux socialistes. Les autres partis de droite et du centre se distribuèrent les 25 % des votes restants sur un total de 23 millions environ. Le socialiste Luzzatto a déclaré que pour les prochaines élections le Front démocrate populaire s'est fixé le chiffre de 11 millions comme objectif à atteindre, contre 10 millions à la D. C. et aux autres partis. Mais le total ne serait, dans ce cas, que de 21 millions de votes. Compte tenu de l'optimisme du leader socialiste, il est certain que, pour que les partis de droite puissent l'emporter encore une fois, il faudrait que le nombre total de votants ne fût guère inférieur à ce qu'il a été le 2 juin.

INFLUENCE DU VOTE DES FEMMES

On ne saurait assez souligner le rôle que joueront les femmes (dont l'immense majorité est catholique pratiquante) dans ces élections. Une fois de plus leurs maris, pressés par elles, devront se prononcer sur le fameux dilemme qui résume la vie politique italienne : *il curato o l'osteria.* Voter avec leurs femmes pour la religion chrétienne ou voter contre avec leurs mauvaises fréquentations du dimanche. Les communistes tentent d'ailleurs de s'attirer, par une propagande intensive, les sympathies des électrices.

L'autre dimanche, quelques milliers de femmes, provenant de différentes provinces italiennes, se sont réunies au forum italien (l'ancien « forum de Mussolini ») pour y célébrer les « assises de la paix ». Le nouveau leitmotiv du Front démocrate populaire est, en effet, le pacifisme russe, que l'on oppose à la « politique de guerre » de Wall Street. M. Terracini, le président de la Chambre, communiste, a illustré le sens de la manifestation, cependant que les « amantes de la paix » — ainsi que les a baptisées la population romaine — dévoraient des sandwiches en buvant le « vinello » des châteaux romains. Dans l'après-midi, on put les voir défiler — foulard rouge au cou — à pied ou à bicyclette, à travers la ville. Les malencontreux possesseurs de voitures qui se trouvèrent sur leur chemin furent victimes de leurs quolibets : *Ha da venì baffone,* leur criaient-elles. Ce qui signifie « Vous verrez quand Staline (*baffone* : le moustachu) sera là », phrase qui est devenue la rengaine du Front démocratique populaire, et aussi de ses adversaires, qui l'emploient en un sens ironique. Après avoir déposé des couronnes sur l'autel de la patrie, place de Venise (non loin du fameux balcon de Mussolini), les « amantes de la paix » s'installèrent sans façon sur les pelouses qui entourent le monument pour y continuer leur dînette en attendant l'heure de rentrer dans leurs foyers.

Que se passera-t-il au lendemain des élections ? Trois hypothèses sont communément envisagées :

1° Le Front démocratique populaire triomphe. Dans ce cas, on ne voit pas pourquoi les communistes et leurs alliés n'essaieraient pas de s'emparer du pouvoir, comme cela s'est produit en Tchécoslovaquie ;

2° La droite et le centre l'emportent de justesse. Le Front pourrait alors essayer de faire entrer en jeu les organisations syndicales pour rétablir la situation à son avantage ;

3° Les partis anticommunistes s'affirment nettement. Le Front serait alors à l'opposition, mais il est douteux qu'il se contente de pratiquer cette opposition sur le terrain légal.

QUI L'EMPORTERA ?

En résumé, ce que l'on prévoit ici, c'est que le Nord, qui a toujours été le fief des gauches, marquera un léger déplacement vers le centre, car la fusion fera perdre aux socialistes de Nenni beaucoup de voix, qui iront aux unionistes de Saragat et de Lombardo ou à d'autres partis. Le Nord compte, en effet, plus de socialistes convaincus que de communistes. Il semble, au contraire, que le Midi — qui est traditionnellement à droite — ait été fortement travaillé par la propagande communiste, notamment dans les Pouilles et dans toutes les zones où l'instruction est moindre et où la disparition de la monarchie a engendré une certaine confusion. Les communistes disposent aussi, il ne faut pas l'oublier, de moyens importants. C'est ainsi que, dernièrement, on a signalé au ministère du Commerce une très forte importation de papier venant de l'Est, destiné évidemment aux affiches, bulletins, tracts, journaux et autres moyens de propagande du parti communiste et de son confrère socialiste.

Il est certain que les communistes considèrent le moment très opportun pour agir. Leur parti

EDOUARDO CIPPICO, DÉFROQUÉ ET EMPRISONNÉ.

MANIFESTATION EN FAVEUR DE LA PAIX ORGANISÉE SUR LE « FORO ITALICO » (EX-FORUM « MUSSOLINI ») PAR LE FRONT DÉMOCRATIQUE POPULAIRE.

est certainement le mieux organisé et le plus discipliné de la péninsule ; leur chef Togliatti, *il migliore* (le meilleur), a montré jusqu'à présent une habileté politique consommée. Ses rapports avec Staline et les hauts dirigeants soviétiques sont excellents. La tactique de son parti semble être de créer la confusion dans le camp adverse en prenant précisément à son compte les emblèmes de celui-ci : on ne voit plus guère de faucilles et de marteaux sur les affiches du P. C., mais plutôt des colombes, symboles de la paix slave, que l'on oppose à la guerre voulue par les prêtres.

Quoi qu'il en soit, on ne peut douter que les partisans du Front démocratique populaire, grâce surtout à l'organisation communiste, iront tous aux urnes le 18 avril, alors que de nombreuses abstentions, pour des raisons un peu byzantines, ne manqueront pas de se produire dans le camp adverse. Quant aux moyens financiers, c'est la lutte entre le rouble et le dollar. Ce dernier est naturellement le favori, mais il est certain que le premier sera distribué sans compter, en vue d'une affirmation qui, si elle se produisait, serait d'une portée incalculable, et pas seulement pour la situation italienne.

YVES ROGER.

Photographies A. P., David, Seymour-Magnum, I. N. P., Keystone et N. Y. Times.

« LE MONDE EST ARRIVÉ A UN CROISEMENT : LE CHRISTIANISME OU L'ANTICHRISTIANISME », A DÉCLARÉ LE PAPE DANS SON MESSAGE PASCAL.

CHEZ BULLIER, ON DANSAIT SUR LES VALSES D'OLIVIER MÉTRA.

1848 - LE BAL BULLIER

IL y a tout juste cent ans, un gros homme jovial et rougeaud, pour concurrencer la Closerie des Lilas, ouvrait un bal aux confins d'un ancien couvent de chartreux entre le jardin du Luxembourg et la barrière d'Enfer. Cet établissement, d'ailleurs, s'appela d'abord la « Chartreuse » avant de prendre le nom de son propriétaire : Bullier. Avec son décor oriental, architectures en faux Alhambra et tente « copiée sur celle de l'empereur du Maroc », le tout au milieu d'un romantique jardin respecté, Bullier connut une vogue extraordinairement durable : Olivier Métra y conduisit l'orchestre. Murger, Rollinat et, plus tard, Barrès s'y attardèrent, ainsi que nombre de futurs sous-préfets et d'avocats à venir dont l'histoire n'a pas conservé les noms, tandis qu'elle s'est souvenue de celui d'une jolie valseuse : Camille Follette. En ces lieux heureux, les allées sombres, secrètes en leurs grands arbres, et les bosquets de lilas, embaumant dès le printemps sous les globes dépolis, étaient propices aux amoureux. On aurait dit un bal champêtre. Et, comme le domaine dépendait du Quartier Latin, la jeunesse y dansa toujours les pas les plus excentriques (quadrilles, cancan, chachucha ou cake walk, selon les générations) sous le signe de la plus folle gaîté.

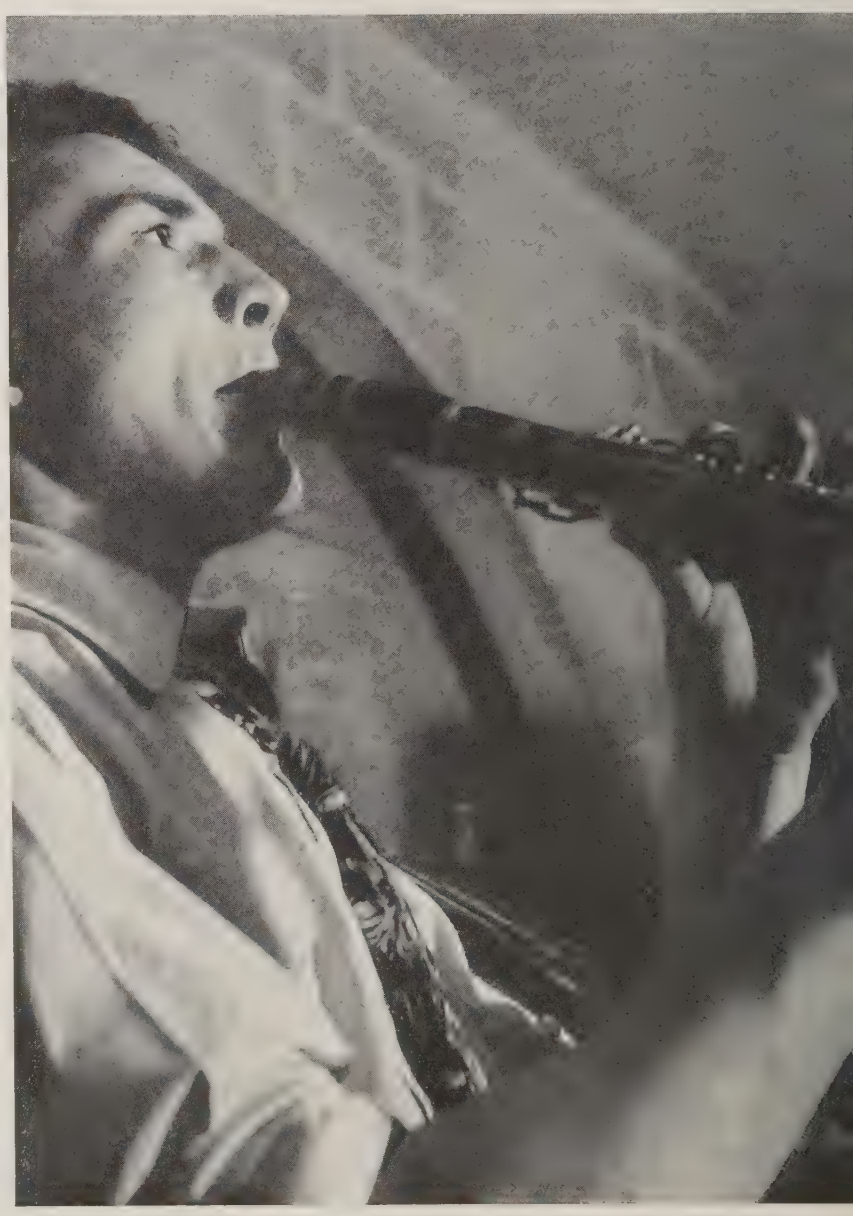
On danse toujours au Quartier Latin

Aussi passionnément. Mais c'est sur l'autre versant de la montagne Sainte-Geneviève : vers la triste « Maub » des clochards et des mégotiers, et c'est au fond d'une cave étroite et suante, où se sont installés un jour des sinistrés venus de Lorient, à qui la vie en sous-sol ne paraissait plus anormale. Comme dans les quartiers nègres de New York ou de la Nouvelle-Orléans, on connaît ici, au son du jazz (hot ou be-bop : une hérésie est si vite arrivée !), les exaltations somnambuliques du ragtime, les extases frénétiques du boogie-woogie et les records marathoniques des rythmes en tous genres : à travers le syncopé jusqu'à la syncope. Les images d'autrefois nous montrent l'étudiant de Bullier en mirliflore, cocodès ou gommeux. L'élégance estudiantine d'aujourd'hui impose un costume dont le négligé savamment composite procède du Montparno zazou et de l'anarcho campeur. Quant aux « demoiselles », qui donnent le ton, elles ne font qu'imiter les bobby soxers américaines. Tout se tient en chaque époque !

On ne s'ébat pas dans un souterrain comme en plein air, la nostalgie des « batteries » ne ressemblant pas à la joie des flonflons, c'est vrai ! Mais, après tout, seuls les vieillards podagres trouvent d'amères différences entre leur jeunesse et celle de leurs enfants.

LOUIS CHERONNET

PENDANT LA PAUSE, IL ARRIVE PARFOIS QUE CLAUDE LUTER SE TRANSFORME BARMAN. NOMBREUX SONT LES CLIENTS DU BAR, CAR LES PRIX SONT MODIQ



LA VIRTUOSITÉ INSPIRÉE DE CLAUDE LUTER ISOLE DU RESTE DU MONDE AUSSI L'EXÉCUTANT QUE LES FERVENTS ADMIRATEURS DE LA MUSIQUE DE

CHORÉGRAPHIE ESTUDIANTINE

DANSE PEU AU « LORIENTAIS ». UN COUPLE A LA FOIS SEULEMENT, DONT LES LUTIONS SAGES ET MESURÉES RAPPELLENT LA PAVANE ET LE MENUET.

UNE BLANCHE VAUT DEUX NOIRES EN MUSIQUE. UN NOIR VAUT-IL DEUX BLANC EN MUSIQUE DE JAZZ ? QU'EN PENSE LE VAINQUEUR DU FESTIVAL DE NICE ?

948 - PLACE MAUBERT : LE LORIENTAIS

R CLAUDE LUTER

E « Lorientais » commence à jouir d'une certaine renommée à Paris : pour les uns, c'est un sous-sol dans un hôtel borgne du quartier Maubert où une jeue amorale s'abrutit dans une atmosphère aine; pour les autres, c'est le seul endroit ris où l'on puisse entendre le jazz dans rme primitive et pure.

uant à nous, une seule chose compte : la cave de la rue des Carmes, nous pou- faire, entre amis, la musique qui nous , au milieu de gens qui la comprennent aiment. Nous savons que le Lorientais est que peu inconfortable ; certains soirs, la salle est tellement exiguë que les auditeurs ne peuvent remuer ; à peine si, à l'heure de la pause, ils parviennent à approcher du bar pour obtenir un verre de citronnade.

Cependant, malgré ces inconvénients, devant l'estrade, pendant que nous jouons, on ne voit que des visages heureux et souriants. Cela prouve que notre musique est capable de faire oublier bien des choses et d'unir dans une sympathie profonde quelques passionnés du jazz. Et l'on pourrait même faire l'apologie de l'inconfort : il écarte les snobs, les hypocrites et ne laisse subsister que les « purs ».

Vous vous demandez sans doute à quelles voluptés interdites parviennent les élus. Au Lorientais, ils ne trouveront que des joies simples, mais profondes, celles que peut procurer le jazz dans le style New Orleans. Bunk Johnson, l'un des plus vieux trompettistes américains, se plaît à dire : « Le jazz, c'est le langage du cœur, on ne peut mentir. » Voilà tout le secret, nous tentons de retrouver la fraîcheur originelle et de l'exprimer dans notre mélodie, nous nous laissons aller au rythme de notre cœur, cela suffit à nous exalter. Notre enthousiasme provient de ce que nous attachons à la rectitude d'une œuvre bien conduite en nous inspirant de cette parole : « Contraignez toutes choses à s'approcher et à entrer en vous afin qu'elles rejaillissent de votre source comme les dons de votre amour. »

Reportage photographique *France-Illustration* (Maurice Jarnoux)

TERNES SONT LES CUIVRES DES INSTRUMENTS, MAIS BRILLANTES LES IMPROVISATIONS. — 2. BOBY DODDS, DE L'ORCHESTRE MEZZROW : UN DES DIEUX NOIRS. - A LA BRESSAN FAÇON 1890 POUR LES HOMMES, A LA CHIEN (1900) POUR LES FEMMES, C'EST LA MODE... NOUVELLE POUR LA COIFFURE AU « LORIENTAIS ».

UNE STÈLE MARQUE L'EMPLACEMENT OU LA PREMIÈRE UNITÉ FRANÇAISE AYANT PÉNÉTRÉ EN ALLEMAGNE A TRAVERSÉ LA LAUTER.

CARTE MONTRANT LA POSITION DE SCHEIBENHARD, OU S'EST ACHEVÉE LA LIBÉRATION TOTALE DU TERRITOIRE FRANÇAIS LE 19 MARS 1945.

ANNIVERSAIRE OUBLIÉ

PAR LE LIEUTENANT-COLONEL ACHARD-JAMES

Le 19 mars 1945, les provinces de l'Est étaient complètement libérées. L'envahisseur était chassé du dernier village qu'il occupait. Trois ans déjà se sont écoulés depuis ce jour que les Français ont tant attendu et espéré pendant les heures sombres de l'oppression. Pourtant, qui s'est souvenu le 19 mars 1948 que c'est le 19 mars 1945 que les derniers occupants ont été rejetés de l'autre côté du Rhin ? Un de ceux qui vécurent ces heures historiques, le lieutenant-colonel Achard-James, en relate ici le détail.

L'ACTUALITÉ suffit, certes, à remplir les colonnes des journaux et à retenir l'attention des lecteurs, mais il est cependant des anniversaires qui mériteraient de ne pas tomber dans l'oubli. En particulier, le troisième anniversaire de la libération de nos provinces de l'Est.

En effet, pour la majorité de nos compatriotes, la libération du territoire et, même, on peut bien le dire, la fin de la guerre, ce fut le départ des Allemands de leur ville, de leur village, de chez eux. Mais combien ont pensé que, bien après leur libération, une partie du sol est restée occupée ? Le front s'est éloigné trop vite de Paris, la pensée que la guerre durait s'est éloignée elle aussi. Qui sait où et quand fut libérée totalement la France ?

A la fin de l'hiver 1944-1945, la I^re^ armée française tient la rive gauche du Rhin, de Bâle à Strasbourg. Au mois de février, l'armée américaine, pressée par la contre-attaque des Ardennes, lui demande d'étendre sa gauche et de prendre en Basse-Alsace un secteur qu'elle s'était jusque-là réservé.

Fin février, la 3^e^ *D. I. A.* vient relever, entre Oberhoffen et le Rhin, à hauteur de Drusenheim, la 36^e^ D. I. U. S.

Le 4^e^ régiment de tirailleurs tunisiens tient alors Oberhoffen et les lisières nord de Bischwiller, face aux lisières sud de la forêt de Haguenau. Trois semaines passent ainsi, coupées d'alertes sérieuses. Chaque nuit l'ennemi attaque et n'est souvent arrêté que de justesse par nos barrages. Le bombardement est continuel.

Enfin, le 12 mars, l'ordre arrive de rompre la position allemande, l'Anne-Marie-Stellung, couverture avancée de la ligne Siegfried. Le 15, après une violente préparation d'artillerie, le 4^e^ R. T. T. attaque le camp d'Oberhoffen et se heurte à une résistance brutale qui le stoppe au débouché de ses bases de départ : le terrain miné, les mitrailleuses et les batteries de mortiers, installées dans un remblai de voie ferrée, bloquent chars et infanterie. Les pertes sont sévères.

Mais, écrasé par l'artillerie, ayant lui-même subi des pertes énormes, l'ennemi décroche dans la nuit du 15 au 16. Le 16 au soir, la progression, très ralentie dans la journée par les champs de mines et les tirs ennemis, est à nouveau bloquée devant Soufflenheim.

Le 17, Soufflenheim est dépassé par le 3^e^ R. T. A., régiment frère du 4^e^, et, le 18 au matin, la position est définitivement rompue. La poursuite vers le nord commence, menée à l'est, le long du Rhin, par le 4^e^ R. T. T.

C'est alors la traversée rapide et joyeuse de ces délicieux villages alsaciens : Runtzenheim, Rœschwoog, Beinheim. Le Boche a filé dans la nuit. C'est un dimanche, le temps est splendide, splendide aussi l'éclosion de robes de couleur et de nœuds noirs ornés de la cocarde tricolore si longtemps cachée. Nous revivons à chaque instant les scènes popularisées par l'imagerie de l'autre guerre.

A Beinheim, arrêt brusque, le pont sur la Sauer a sauté, ses abords sont minés, le génie demande des heures pour rétablir la route. Qu'importe, l'infanterie abandonne ses voitures et, prenant son matériel à dos, traverse la rivière sur des passerelles de fortune. Mais, à Seltz, nouvelle coupure. L'infanterie, à bout de forces, ne peut plus espérer aucun appui de son artillerie, arrêtée bien loin d'elle par des destructions.

Mais il faut progresser. Quelques heures d'arrêt et l'on repart. 5 kilomètres plus loin, à Witzenbach, où ils parviennent à la tombée de la nuit, les premiers éléments rattrapent un escadron de reconnaissance qui a trouvé un passage à l'ouest. Mais il a été lui-même arrêté à 3 kilomètres de là, à Neewiller : une voiture a été détruite par un bazooka. La nuit empêche toute nouvelle tentative de progression. L'infanterie n'a ni vivres, ni armes lourdes, ni appui, elle est épuisée.

Dans la nuit, les voitures rejoignent.

Le 19, l'artillerie mise en place, la poursuite reprend. Neewiller est dépassé et à la crête qui domine le village, quelle émotion ! Devant nous s'étendent la vallée de la Lauter et, au delà, la masse sombre du Bienwald, c'est l'Allemagne.

Mais la tête de ces petites colonnes qui descendent ne marque-t-elle pas, à nos pieds, tout ce qui reste de la ligne de démarcation ? Chaque minute voit diminuer le mince lambeau de notre frontière encore tenu par l'ennemi.

A midi, un bataillon entre à Lauterbourg, un à Scheibenhard. La Lauter est bordée : et c'est là sur la Lauter, le 19 mars 1945, à midi, que s'est achevée la libération de l'Alsace française.

Une autre tâche immédiate s'offre à nous : entrer dès aujourd'hui en Allemagne. La décision est prise à 13 heures. C'est à Scheibenhard qu'on passera. A 14 heures, l'ordre en est donné au commandant du 2^e^ bataillon.

Mais les premières reconnaissances ont été défavorables. L'ennemi occupe solidement, sur la rive nord, le village allemand de Scheibenhard. Les berges sont battues par son feu, la rivière est profonde : les reconnaissances seront poursuivies, il faut passer. L'artillerie commencera sa préparation une demi-heure après qu'aura été reçu le compte rendu favorable. A l'observatoire avancé où s'est installé le P. C. du régiment, l'angoisse, maintenant, domine. Trouvera-t-on un passage ?

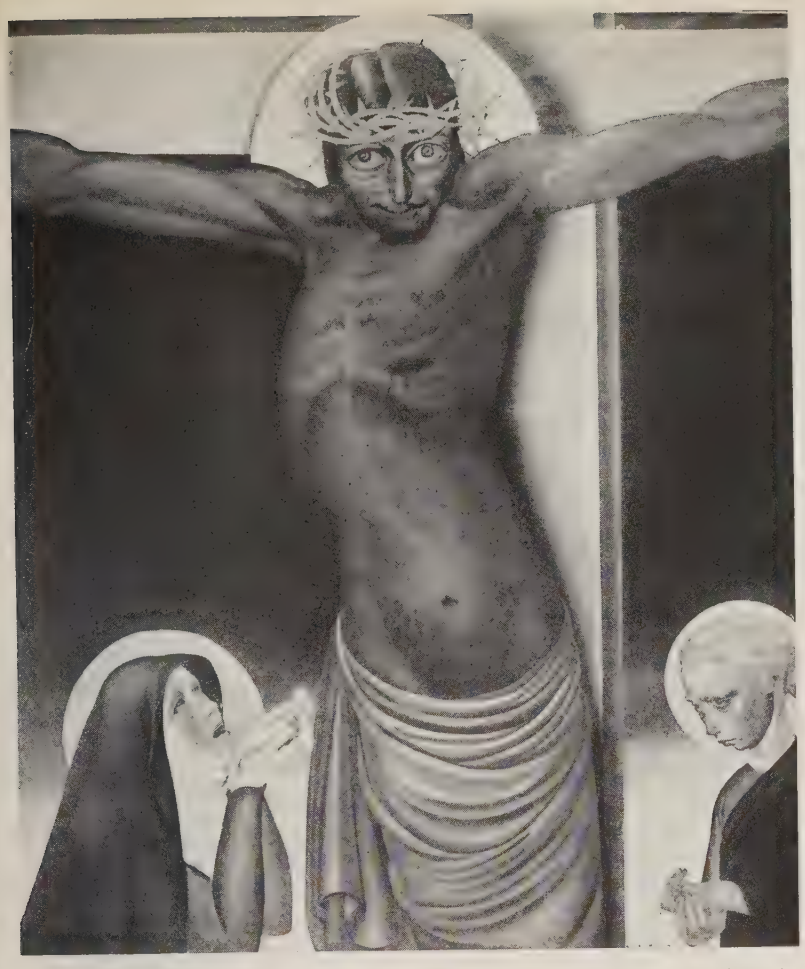
A 15 heures, un déserteur, ukrainien d'origine, se présente au P. C. du bataillon et « donne » deux passages possibles. A 15 h. 30 arrive au P. C. le message tant attendu. A 16 heures, le tonnerre de l'artillerie se déclenche : trois groupes pilonnent le village allemand de Scheibenhard. A 16 h. 30, la 6^e^ compagnie, capitaine Sahuc, se jette dans la Lauter. De l'eau jusqu'à la poitrine, les tirailleurs foncent.

A 16 h. 45, compte rendu : « La partie ouest du village est entre nos mains, je continue à la grenade, l'ennemi résiste. »

La citation de la 6^e^ compagnie se termine par ces mots :

« Première unité française ayant foulé le sol allemand. A ainsi effacé la dernière trace de l'armistice de 1940. »

Mais qui, en France, connaît Scheibenhard et le 19 mars 1945 ?



Gustave Van de Woestijne. « Le Christ offrant son sang » (1925).
(Musée royal des beaux-arts, Bruxelles.)

L'ÉCOLE DE LAETHEM-SAINT-MARTIN

AU MUSÉE NATIONAL D'ART MODERNE

PAR AGNÈS HUMBERT

(Musée royal des beaux-arts, Bruxelles.)
Constant Permeke « Les Fiancés » (1923).

Il faut constater, non sans regret, une fois de plus, combien la jeune peinture belge est peu connue chez nous. Quoi qu'il en soit, à part l'œuvre du génial James Ensor (qui a maintenant dépassé quatre-vingt-huit ans !), le public français semble à peu près ignorer la riche, vivante et si particulière peinture belge.

Cependant, en janvier dernier, le Musée national d'art moderne a organisé une rétrospective de l'œuvre de Constant Permeke, chef de file des « expressionnistes » belges, et actuellement encore à ce même musée on peut visiter, du 17 avril au 15 mai, une exposition consacrée aux œuvres de l'école de Laethem-Saint-Martin.

La France du XIXe siècle a eu son école de Barbizon et, plus tard, son école de Pont-Aven. La Belgique, depuis une cinquantaine d'années, voit ses artistes — peintres, sculpteurs, écrivains — se grouper dans un village de la région de Gand, nommé Laethem-Saint-Martin.

Parmi les artistes dits de la « première génération de Laethem » on trouve

Gustave de Smet. « La Femme a l'horloge » (1931).

un Albyn Van den Abeele, naïf peintre du dimanche, alors qu'un Valerius de Saedeleer, après avoir suivi la voie néo-impressionniste, retourne à la tradition flamande telle qu'il la trouve chez un Bruegel-le-Vieux, et un Gustave Van de Woestijne se consacre surtout aux sujets mystiques, qu'il traite selon l'idéal symboliste.

Les artistes du « deuxième groupe de Laethem » se sont installés dans le village des arts autour de 1910.

Gustave de Smet, Constant Permeke, Frits Van der Berghe forment le noyau initial de la peinture vivante en Belgique.

Frits Van der Berghe, dont l'œuvre hallucinée nous conduit aux confins du surréalisme, d'un surréalisme comme l'a compris, avant la lettre, un Jérôme Bosch. Ses peintures frénétiques traduisent souvent des thèmes sociaux, des thèses philosophiques et aussi des sujets imaginaires et fantastiques, alors qu'un Constant Permeke, solidement planté sur sa terre flamande, se plaît à représenter des paysages, des paysans et des marins à l'aide d'une technique lourde et fruste, d'une couleur où domine, le plus souvent, toute une gamme chaude allant du brun à l'or pâle, en passant par les ocres et les terres. Il aime, à l'aide de cette palette, traduire les mystères du clair-obscur d'une manière toute personnelle, alors que Constant Permeke, sculpteur, taille sauvagement des séries d'œuvres massives et farouches. Gustave de Smet, dont l'œuvre puissante, aux savoureuses déformations et simplifications, nous révèle tout le côté familier et quotidien de la vie flamande.

Les artistes de l'école de Laethem-Saint-Martin travaillent depuis un demi-siècle, chacun selon son tempérament propre, sans s'inspirer du voisin ou des modes passagères et sans accepter de mot d'ordre. Chacun, à sa manière, a dit ce qu'il avait à dire avec le vocabulaire et le métier de son choix. Ce particularisme, cette originalité diverse sont bien faits pour nous captiver, nous, Français, qui aimons la vérité, la sincérité et la liberté d'expression.

Photographies Musées royaux des beaux-arts de Belgique.

GEORGES HUGNET DÉCORE SON NOUVEAU BAR.

CH. PEIGNOT. « ARTS ET MÉTIERS GRAPHIQUES ».

VERNISSAGE RIVE GAUCHE
GALA RIVE DROITE

LA rue des Grands-Augustins présentait, vendredi soir, un spectacle inhabituel. Tournait-on quelque séquence d'un nouveau film dans ce décor ancien ? Le passant non initié pouvait se le demander. Les autres — et ils étaient nombreux — se dirigeaient sans hésitation vers une porte plus violemment éclairée par laquelle nous entrâmes avec Paul Eluard, Henry Sauguet, Charles Peignot, Jean Cocteau, G.-H. Rivière, Claude Mauriac, A. Thirion, G. Adam, Lucien Vogel, Raymond Quenau, Louis Chéronnet, Boris Vian, Claude Luter, les peintres R. Naly, A. Baudin et d'autres personnalités. Le « new look » dominait par la présence de Mme Iya de Gaye (lady Abdy), la comtesse Guy de Foucault, Mme C. Peignot, Mme Lise Deharme, Simone Signoret, Mme P. Guillin, Mme G. Hugnet et d'autres jolies femmes.

Ambiance et cadre très parisiens. On but à la nouvelle destinée du *Catalan,* restaurant de la rive gauche que découvrirent et lancèrent, il y a quelques années, Pablo Picasso et Georges Hugnet, et auquel ce dernier vient d'adjoindre un bar qui sera plus parisien qu'américain.

De l'autre côté de l'eau, gala de l'Union des artistes, le premier depuis la guerre, renouant une élégante et charitable tradition. André Luguet et sa fille Rosine, Fernand Gravey, Laure Diana, Jean Davy, Renée Saint-Cyr, Dany Robin, Georges Marchal, Maurice Baquet et Pierre Dac charmèrent, étonnèrent ou amusèrent l'hémicycle comble du Cirque d'Hiver en présentant des numéros dont l'improvisation, longuement préméditée, fit d'autant d'amateurs des professionnels accomplis.

LE POÈTE PAUL ELUARD.

Mme IYA DE GAYE ET LE POÈTE JEAN COCTEAU.

ANNIE CAZALIS, CL. MAURIAC ET A. ASTRUC.

FERNAND GRAVEY, SPECTATEUR, ATTEND DE DEVENIR SUR LA PISTE LE CHEVALIER D'ORSAY.

EXPOSITION DES MÉDAILLES A L'HOTEL DE LA MONNAIE

« Athlète »
par
Belmondo.

L'art de la médaille est généralement considéré comme un art mineur. Aussi sommes-nous reconnaissant à M. Lapassade, conservateur à la Monnaie, d'avoir su nous prouver le contraire, par l'exposition qu'il vient d'organiser avec un goût exquis et une claire ordonnance dans les salons du XVIII[e] siècle de l'hôtel de la Monnaie.

Afin de nous montrer que les médailleurs actuels ne sont pas bornés dans leur étroit univers, M. Lapassade a exposé au milieu des vitrines de médailles des sculptures et des dessins. Des œuvres de Belmondo, au style fin et incisif

Corbin. — « A la mémoire du poète Léon-Paul Fargue. »

Dropsy. — « Troisième Centenaire de l'Académie des Beaux-Arts. »

quant à la technique, affirment les tendances baroques de leur auteur. Iché est, au contraire, d'un tempérament classique. Bouret affecte quelque grâce dans les arabesques de ses compositions ; Navarre se complaît dans les dessins accusés, Renée Vautier possède une plastique sûre. Parmi les plus jeunes, signalons : Georges Lay ; Raymond Joly ; Robert Coutre ; Auricoste...

L'art de la médaille est un art cosmique de par sa forme et son esprit ; il embrasse la grandeur et la vie du monde.

Maurice Sérullaz.

La fourragère du capitaine Guynemer (décorateur, M. Lacroix).

BAPTÊME A L'ÉCOLE DE L'AIR

Les promotions 1946 de l'Ecole de l'Air et de l'Ecole des élèves officiers de l'armée de l'air de Salon-de-Provence viennent d'être baptisées. La première a pris le nom de Saint-Exupéry, la seconde, celui de « Commandant Ménard », en souvenir du brillant officier qui disparut au cours d'une mission le 22 janvier 1945. Ce baptême, auquel assistaient M. Maroselli, secrétaire d'Etat aux Forces aériennes, et M[me] de Saint-Exupéry, a donné lieu à une cérémonie particulièrement émouvante. M. Maroselli, en effet, remit à l'école la fourragère du capitaine Guynemer, qu'un officier de l'armée de l'air, le lieutenant Zavory, lui avait fait parvenir il y a quelques mois. L'histoire de cette précieuse relique vaut d'être connue :

En septembre 1917, M. Edmond Menault, armurier de l'escadrille des Cigognes, était sur le point de partir en permission lorsque le capitaine Guynemer lui fit remarquer que sa fourragère était en mauvais état et lui donna l'ordre de la changer. M. Menault ne réussissant pas à en trouver une neuve, Guynemer détacha sa propre fourragère et la lui remit. M. Menault partit en permission. Lorsqu'il rejoignit l'escadrille, Guynemer venait d'être porté disparu.

Depuis, la sœur de M. Menault a toujours conservé cette relique et c'est seulement quelque temps avant sa mort qu'elle la remit au lieutenant Zavory, qui la fit parvenir, à son tour, à M. Maroselli.

Nul mieux que l'Ecole de l'Air, qui a pris la glorieuse devise de Guynemer « Faire face », n'était qualifiée pour conserver cette fourragère. Ses élèves ont, en effet, prouvé au cours de ces dernières années qu'ils étaient dignes d'être les continuateurs du grand Guynemer.

Le baptême de la promotion « Commandant de Saint-Exupéry ».

LES LIVRES PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

A TRAVERS LES PROVINCES ALLEMANDES

Qu'est-ce qu'une province ? On répondra sans doute : c'est une région déterminée à la fois par la géographie et par l'histoire, par la nature du sol et les mœurs des habitants, par le climat et par le dialecte qu'on y parle. Oui. Et puis, pense M. Robert Minder, c'est encore quelque chose de plus. Une province engendre une littérature. Des écrivains qui en sont nés la célèbrent par leurs écrits. Et il arrive que l'image ainsi tracée crée un type de la province qui dépasse la réalité. La création littéraire renchérit sur ce qui a été fourni par la nature des choses. Pour peu que cette image fasse fortune, la province finit par être invitée à ressembler à son portrait. Il y a la Lorraine, l'Alsace, le Berry, la Provence des géographes et des historiens. Et puis il y a la Lorraine de Barrès, le Berry de George Sand, l'Alsace d'Erckmann-Chatrian, la Provence d'Alphonse Daudet et de Mistral. Qui douterait que Tarascon doit à Tartarin plus qu'au roi René d'être ce qu'il est dans l'opinion universelle ?

La cathédrale de Cologne vue du pont Hohenzollern.

M. Robert Minder est parti de ce point de vue pour écrire sur les provinces allemandes un ouvrage qui renouvelle admirablement ce difficile sujet. Sous le titre *Allemagnes et Allemands* (Ed. du Seuil), il nous offre un livre qui est, en somme, une histoire d'Allemagne vue à travers son aspect vivant. Expliquons-nous. L'histoire d'Allemagne, comme toute histoire, est généralement décrite suivant une ligne verticale qui monte du passé pour arriver au moment présent. On commence par Charlemagne et Witikind, on continue par Othon le Grand, Charles-Quint, Frédéric II, pour arriver à Bismarck et à Hitler. M. Minder, lui, considère l'Allemagne sur le plan horizontal, et son regard distingue « les Allemagnes ». Voici la Rhénanie et voici la Bavière, voici la Silésie, la Prusse. Plus exactement, ce volume-ci, qui sera suivi de deux autres, ne nous présente que les pays rhénans, du Palatinat à la Ruhr. Le reste viendra par la suite. Mais ces Allemagnes-là sont les plus proches du lecteur français. Et elles sont riches de cette vie spirituelle qui, selon M. Minder, fait un pays autant qu'elle est faite par lui. Entre ce que Gœthe doit à Francfort et ce que Francfort doit à Gœthe, il y a matière à maintes trouvailles.

Cependant, dira-t-on, il se peut que tout cela soit fort ingénieux. La réalité tangible n'est-elle pas aujourd'hui tout autre ? Il est arrivé aux provinces allemandes une redoutable aventure. Leur unification, commencée au temps de Napoléon, poursuivie par Bismarck, a fini par être, avec Hitler, une fusion sans nuances et sans ménagements. Broyées dans le creuset national-socialiste, les provinces allemandes ont été entraînées dans le destin de la Grande Allemagne, et l'on sait comment cette histoire s'est terminée : les ruines couvrent toute l'étendue de l'ancien Reich, et c'est une unification suprême que celle des champs de pierrailles sur l'emplacement des villes abolies.

Il suffit de lire M. Minder pour s'aviser que c'est le moment, au contraire, d'examiner la vie régionale allemande ailleurs que dans ses aspects matériels et pittoresques. Cette vie a résisté plus qu'on ne croit communément aux unifications les plus rigoureuses. Qui avait rendu le plus de prestige à Nuremberg, par exemple, que le régime hitlérien ? Dans les ruines qui jonchent leur sol, la vie des Allemagnes continue. Et un écroulement si effroyable n'empêche pas que ce soit en liaison avec ce qui a précédé. On le voit très bien, entre maintes pages remarquables de ce livre, dans l'une d'elles qui ramasse en un raccourci saisissant les épisodes les plus récents de l'histoire de Cologne.

Cologne est une des plus anciennes villes d'Allemagne. C'est aussi l'une de celles que le XIX^e^ siècle a le plus développées et modernisées, en même temps qu'elle est un exemple typique de l'empreinte prussienne sur certains grands centres rhénans. Tout cela est magistralement évoqué dans cette page, où M. Minder commence par rappeler que la cathédrale de Cologne, inachevée depuis des siècles, a été finie de construire entre 1840 et 1880 : c'est un roi de Prusse qui a posé la première pierre sur les chantiers d'achèvement, c'est un empereur d'Allemagne, Guillaume I^er^, qui a inauguré la cathédrale, en 1880. M. Robert Minder poursuit en ces termes :

« C'est à la même époque qu'allait être terminée la nouvelle et colossale gare de Cologne. La coïncidence n'est pas fortuite. L'achèvement de la cathédrale de Cologne, lui aussi, n'apparaît-il pas comme une performance technique destinée à exalter l'orgueil national, plutôt que comme un acte de foi propre à élever les cœurs ? Certains catholiques s'étaient méfiés de la collaboration avec des luthériens, craignant d'introduire le diable dans la maison. Ils n'introduisaient que les Hohenzollern ; cela suffisait. Les Colonais se sont aperçus un peu tard qu'il était désastreux de travailler pour le roi de Prusse. Certes, ils ont maintenant leur cathédrale; mais ils n'ont plus leur ville. Le *Dôme,* longtemps le seul monument inachevé de Cologne, est aujourd'hui le seul debout, dans une cité en ruine. Victor Hugo aurait aimé la signification profonde de ce paradoxe. »

On voit, par un passage comme celui-là, avec quelle aisance M. Robert Minder s'élève du particulier au général.

Des particularismes allemands, il connaît tout : non seulement les hommes illustres, les écrivains célèbres, mais le folklore, les proverbes, les chansons populaires, les anecdotes caractéristiques. Voici celle qui peint la lenteur légendaire des paysans de l'Eifel. Andrès et Willem se rendent, le matin, au marché du chef-lieu. Après deux heures de chemin, Andrès dit : « L'avoine vient bien. » Pas de réponse. Au retour : « L'orge aussi », dit Willem. Et Andrès acquiesce de la tête...

Mais M. Minder ne conte pas l'anecdote pour l'anecdote. Par la vie des Allemagnes il reconstruit toute l'Allemagne, dans sa complexe réalité. Et il indique nettement comment cette Allemagne, tantôt meurtrière, tantôt anéantie, est viable pour elle-même et pour les autres peuples : dans l'ordre fédéraliste non pas imposé arbitrairement, mais établi suivant les données naturelles de la structure régionale. Cette importante étude prend par là toute sa portée. C'est une contribution de premier ordre aux projets d'organisation de l'Europe occidentale. On peut dire que cet ouvrage, en même temps qu'il représente une somme de l'Allemagne de toujours, contient aussi un programme pour l'Allemagne de demain.

LE THÉATRE PAR YVES GANDON

LES MAINS SALES

Philosophe, romancier, scénariste de cinéma, c'est cependant au théâtre que M. J.-P. Sartre, avec *Huis-Clos, Morts sans sépulture* et *la P... respectueuse,* a remporté ses plus grands succès. *Les Mains sales,* que représente aujourd'hui le Théâtre Antoine, ajouteront encore à sa réputation d'auteur dramatique. Il est difficile, en effet, de n'être pas saisi, dès les premières scènes de la pièce, par l'atmosphère d'angoisse où se meuvent les personnages ; J.-P. Sartre joue à merveille avec nos nerfs, et pas un instant ne relâche l'étreinte ; le dialogue, dépouillé, brutal, abonde en formules frappantes; il s'empare de l'attention du spectateur et, jusqu'au dénouement, ne lui laisse pas l'occasion de se reprendre. On pourra discuter, après coup, le propos du dramaturge, mais il faudra d'abord l'avoir subi.

L'anecdote oppose l'un à l'autre le jeune Hugo, fils de bourgeois, épris de justice sociale et qui est venu au communisme par raison, et le chef rouge Hœderer, né prolétaire et aux yeux de qui tous les moyens sont bons qui feront triompher la cause. Hugo, lui, pour avoir trop souffert de l'égoïsme bourgeois, de ses petits calculs et de ses compromissions, n'admet pas qu'un vrai révolutionnaire se salisse les mains. La lutte des classes étant l'axiome par excellence, un marxiste pur se fera tuer plutôt que de pactiser, même à des fins louables, avec les tenants de la réaction. Ainsi accepte-t-il de tuer Hœderer et se fait-il engager comme secrétaire par lui, en tant que délégué par le parti.

Le Zéro et l'Infini, d'Arthur Koestler, et le livre de Kravchenko, *J'ai choisi la liberté,* ont familiarisé le grand public avec ce genre de débats. L'habileté de J.-P. Sartre a été de réduire le problème à ses éléments essentiels, en le poussant au point extrême où la tragédie rejoint le mélodrame.

Il situe l'action dans une Illyrie qui ressemble un peu à la Hongrie au cours de la dernière guerre. Le pays, occupé par les Allemands, est gouverné par un régent qui a cédé à l'envahisseur. Mais les Russes sont en meilleure posture ; un mouvement clandestin de résistance, dénommé le Pentagone, s'est constitué, et un représentant de ce mouvement, auquel s'est joint un envoyé du régent, vient proposer à Hœderer, chef de la résistance prolétarienne, de faire cause commune. Hœderer accepte, aux meilleures conditions pour son parti, malgré l'indignation du secrétaire. Il va plus loin. Hugo est marié ; sa jeune femme, Jessica, révèle à Hœderer la mission de son mari. Et le « réaliste » non seulement se fait remettre le revolver du jeune homme, après avoir convaincu celui-ci qu' « on est tueur de naissance » et qu'il ne remplit pas cette condition essentielle, mais il ébranle la conviction de ce pur. Le drame s'éloigne-t-il ? Non. Hugo surprend opportunément Jessica dans les bras d'Hœderer, saisit le revolver imprudemment laissé sur une table et abat le chef, devenu son rival.

Après deux ans de prison, le meurtrier revient chez sa camarade Olga. Il apprend que le parti prolétarien veut le supprimer. Il ne comprend pas. Sa mission n'a-t-elle pas été remplie ? Sans doute. Mais, dans l'intervalle, le parti a reçu des directives de Moscou. Le réalisme d'Hœderer est approuvé, son assassin est de trop désormais. Olga, pourtant, voudrait le sauver et se réjouit d'apprendre que Hugo n'a tué que par jalousie. Il est « récupérable » ; il changera de nom et pourra travailler de nouveau pour la cause. Là-dessus, le « pur » s'insurge. Il est resté individualiste au fond de son cœur ; il a encore une conscience et n'admet pas les crimes inutiles. Il ne veut pas être récupérable et se jette au-devant des tueurs, à la race desquels il n'appartient pas.

Sur le plan idéologique, cette action dramatique appellerait de nombreux commentaires qui ne sont pas de mon ressort. On voit assez où Jean-Paul Sartre en a puisé les éléments trop vraisemblables. Sur le plan psychologique, elle prête à quelques réserves, touchant principalement le personnage de Jessica. Je sais assurément que le théâtre a ses conventions et que l'optique de la scène n'est pas celle de la vie. Mais enfin, d'une part, on voit mal une jeune femme non communiste admise, comme épouse du secrétaire, à partager l'intimité d'un chef traqué ; d'autre part, l'évolution sentimentale de cette gracieuse perruche est terriblement rapide. Elle trahit doublement son mari, au risque de le faire massacrer, avec une désinvolture qui ne nous semble pas accordée à son caractère. Je veux bien que la misogynie de M. Sartre soit ici en cause; mais il m'ennuie qu'elle se manifeste de façon à rendre un personnage inacceptable. Vous m'objecterez qu'Hœderer doit prendre Jessica dans ses bras pour justifier le meurtre et, singulièrement, la crise de conscience de Hugo au dernier tableau, l'assassin n'étant « récupérable » qu'autant qu'il a tué « instinctivement » dans un sursaut de jalousie. Je le concède, en regrettant le côté gratuit de l'anecdote.

Il n'en demeure pas moins que, par bien des côtés, *les Mains sales* ne peuvent qu'apparaître comme une œuvre importante, voire capitale aux yeux des hommes de ce temps. J.-P. Sartre a su y découvrir, avec une objectivité tout à son honneur, le fond d'une inquiétude qui est celle des individus et des nations. Il a employé des moyens qui, parfois, ressortissent aux plus classiques procédés du mélodrame, comme, par exemple, l'obsession de ce revolver toujours caché, toujours présent et qui, jeté sur une table, attire invinciblement le regard. Reste à savoir si cette matérialisation de l'angoisse n'est pas rendue nécessaire à qui prétend exprimer sans faiblesse l'horreur d'un temps inhumain et si les nerfs ne doivent pas, dans l'actuelle confusion des esprits, être aussi intéressés que l'intellect. Recevez d'abord le coup de poing dans l'estomac, tout, ensuite, vous paraîtra plus clair. Je ne vois pas, quant à moi, d'inconvénient que, par la violence des sensations qu'elle procure, la scène puisse nous rappeler le ring, surtout lorsque cette violence, comme c'est le cas ici, relève d'une profonde connaissance des ressources proprement théâtrales. La manière dont se développe la scène de la perquisition par deux tueurs, au deuxième tableau des *Mains sales*, est d'un auteur dramatique parfaitement averti de toutes ses possibilités, et qui les emploie avec une exceptionnelle maîtrise. Le dialogue entre Hœderer et Hugo, alors que celui-ci, le revolver dans sa poche, hésite encore à tuer, est peut-être plus bouleversant encore et constitue un des meilleurs moments de cette pièce, qui en compte plusieurs si remarquables. Ajoutez à cela les vertus d'une ironie féroce, qui fait mouche à chaque coup, et une espèce d'éloquence nouvelle, me semble-t-il, dans l'œuvre de Sartre, et qui atteint à une émotion de bonne qualité.

Cette émotion, je n'hésiterai d'ailleurs pas à dire que nous la devons, dans une large mesure, à l'admirable jeu de M. François Périer. Qui eût soupçonné que ce jeune artiste, confiné jusqu'ici dans des rôles d'aimable facilité, gardât en réserve cette fougue passionnée, ce pathétique dépouillé de tout faux-semblant, par où l'interprète devient le véritable créateur ? Il ne fait qu'un avec un texte enfin digne de lui, et sans doute faut-il le tenir aujourd'hui pour le premier comédien de sa génération. A côté de lui, M. André Luguet, dont l'éloge n'est plus à faire, a montré non seulement un métier sans défaillance, mais une intelligence si aiguë dans le rôle d'Hœderer qu'on se prend à déplorer qu'il n'ait pas plus souvent trouvé l'occasion de donner pareillement sa mesure. Les grands acteurs, hélas ! sont moins rares que les grands auteurs. Les autres rôles sont tenus de façon plus qu'honorable, et encore convient-il de détacher M^lle^ Marie Olivier, d'une émouvante vérité dans le rôle de Jessica, et M^lle^ Paula Dehelly, qui a sobrement exprimé le conflit en elle de la femme et de la militante. J.-P. Sartre a été bien servi par ses interprètes. Il le méritait.

EN HAUT : LES TUEURS PERQUISITIONNENT DANS LA CHAMBRE DE HUGO (FRANÇOIS PÉRIER) ET DE JESSICA (MARIE OLIVIER), EN PRÉSENCE D'HŒDERER (ANDRÉ LUGUET). — AU CENTRE : HUGO EXÉCUTE HŒDERER. — EN BAS : LES TUEURS MAÎTRISENT HUGO APRÈS LE MEURTRE.

LE CINÉMA PAR DENIS MARION

ENFANCE
L'ÉTRANGE RENDEZ-VOUS

ENFANCE est la première partie d'une trilogie cinématographique consacrée à la jeunesse de Maxime Gorki et réalisée, en 1937, par Donskoï. Je ne connais pas les deux dernières parties, qui sont inédites en France, mais celle-ci me paraît supérieure à tout ce que le cinéma soviétique nous a montré depuis la libération (à l'exception d'*Ivan le Terrible,* dont les qualités et les défauts sont sans commune mesure avec quoi que ce soit). Entre *le Chemin de la vie* et *Sciuscia,* aucun film ne nous a offert une image aussi poétique et aussi valable de l'enfance.

Son scénario ne se donne même pas la peine de raconter une histoire et se borne à relier bout à bout, avec un mépris complet des transitions, quelques épisodes de l'enfance de Gorki tels qu'ils se trouvent dans ses livres autobiographiques. Le travail est fait avec cette conscience appliquée dont les Américains témoignent parfois quand il s'agit d'une œuvre littéraire à laquelle ils attachent une importance nationale. Et c'est ainsi qu'éclate ce qu'il y a d'irréductible et d'irrationnel dans le don de conter.

Maxime Gorki ne se soucie pas un instant des règles traditionnelles qui veulent qu'un récit ait un début, un nœud et une fin ; que les caractères des personnages soient campés d'une certaine façon et développés d'une autre, de sorte qu'ils nous laissent une impression bien définie ; que la situation (ou le problème) qui excite l'intérêt du spectateur soit traitée exhaustivement et aboutisse à sa conclusion. Son talent se moque de ces recettes, car il possède le don magique, celui de créer la vie.

Ses personnages sont vivants, en dépit (ou à cause) de leurs contradictions et de leurs lacunes : tel ce grand-père qui fouette ses petits-enfants avec un plaisir sadique et qui ne les en aime que mieux, car ils sont plus proches de lui dans la mesure où ils souffrent ce qu'il a souffert lui-même étant jeune. Les scènes que l'auteur amène sans justification et qui se terminent sans prolongement sont d'une justesse de ton qui les rend à la fois parfaites et inoubliables : comme l'exquis dialogue entre le jeune Gorki et le petit infirme qui élève dans son sous-sol des cafards, une mouche, une araignée, qui rêve d'avoir une souris et qui a renoncé à voir un papillon. Sans conflit, sans péripéties, l'existence d'un enfant se déroule aussi calmement que le cours de la Volga, dont les vues magnifiques viennent ponctuer les différents épisodes ; l'une et l'autre infiniment variées et attirantes sous une apparente monotonie.

La réalisation s'est attachée à restituer avec authenticité l'atmosphère de la vie provinciale dans la Russie tsariste et, guidée par l'exemple de l'œuvre originale, elle a su le faire sans céder aux consignes d'une propagande trop facile, ne cachant rien des misères et des tares, mais faisant le départ entre celles qui résultent des institutions et celles qu'engendre la méchanceté naturelle de l'homme. A ma connaissance, il n'existe pas de film où la vieille Russie revive d'une manière aussi complète et aussi saisissante.

Cette impression est confirmée par l'interprétation. Il y aurait beaucoup à dire sur la méfiance témoignée par le cinéma soviétique à l'égard des vedettes. S'il est certain qu'aucun acteur russe n'a acquis le rayonnement international qu'ont obtenu les metteurs en scène Eisenstein et Poudovkine, je serais tenté de croire qu'à l'intérieur de l'U. R. S. S. les stars ont plus de célébrité qu'on ne nous le laisse entendre.

Les enfants sont tous admirables de fraîcheur et de naturel, et les grandes personnes échappent avec bonheur à l'apparence physique du comédien dont il est difficile de se débarrasser, quelle que soit la perfection de son maquillage. Depuis le muet, on n'avait plus revu une collection de trognes aussi bien caractérisées, qui paraissent vraiment appartenir à des hommes du peuple et non à de vieux cabots.

LES Anglais ont toujours eu un goût très vif pour les histoires de fantômes. A tel point que, même dans leurs œuvres où n'apparaissent pas de véritables fantômes, ils réussissent à introduire une atmosphère d'étrangeté et de surnaturel. C'est ce qui se passe pour *l'Etrange Rendez-vous* (bien mauvais équivalent au titre anglais *Corridors of mirrors*). Il y est bien question de réincarnation, mais rien n'oblige à prendre au pied de la lettre ce qui en est dit. En revanche, tous les accessoires y sont : beau ténébreux, la fête vénitienne, le palais mystérieux et étrangement vide, la vieille servante folle, qui a été autrefois séduite par le noble propriétaire, le chat blanc maléfique, la galerie où une série de cabinets renferment non pas les corps des épouses assassinées, mais des mannequins richement parés.

A condition d'aimer ce genre de poésie un peu frelaté, on passe une heure agréable, surtout pour les fervents du cinéma muet : car le dialogue a été réduit au strict minimum et le metteur en scène Terence Young a retrouvé les bonnes vieilles recettes de Paul Léni pour faire naître le mystère et l'épouvante d'une succession illogique et lente de vues savamment combinées.

Il n'est pas inutile de souligner que cette production, beaucoup plus luxueuse que la plupart des films français, n'en a pas moins été réalisée dans les studios parisiens avec une équipe locale de techniciens, au premier rang desquels se trouve l'opérateur André Thomas, qui a fait un travail remarquable. Ce qui prouve que l'industrie cinématographique française, en dépit de son délabrement indiscutable, est néanmoins toujours capable de soutenir la comparaison avec l'étranger.

UNE SCÈNE DE « L'ENFANCE », PREMIER ÉPISODE DU FILM SOVIÉTIQUE CONSACRÉ A LA VIE DE GORKI ET RÉALISÉ, EN 1937, PAR DONSKOÏ.

PETITES CHRONIQUES

« La Maison du pêcheur », Francis Montanier, 5, rue du Douanier, Paris. Galerie de France.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Heureuse initiative que vient d'avoir la Galerie de l'Elysée en organisant une petite rétrospective d'aquarelles de Maurice Asselin. Ce maître, mort l'an dernier, demeure dans la plus pure tradition de la peinture française. Il possède ces dons de poésie et d'intimité qui l'apparentent parfois aux Le Nain. Dans cette exposition, deux peintures, un *Nu* et des *Anémones*, rappellent les préférences de l'artiste pour des sujets qu'il choisit et traita plus particulièrement. Joignons-y des *Maternités*, et nous aurons tous les éléments intimistes de Maurice Asselin. Il aime à représenter la femme, la mère dans son foyer s'adonnant au travail domestique, et il sait lui donner cette gravité, cette noblesse, auxquelles se mêle parfois une certaine tristesse, qui confèrent à ses œuvres un charme incomparable.

Parmi les aquarelles exposées ici, en dehors de quelques études d'insectes ou de crustacés, ce sont des paysages de France, *Vues de Concarneau*, de *Marseille*, des *Andelys*, d'autres encore, notations subtiles, visions pleines de délicatesse nuancée.

Asselin possède une technique très libre, son trait est spirituel ; il recherche les harmonies fines, les variations d'atmosphère, les éclairages. Il a su comprendre la grandeur de sa tâche, et nous devons lui en être infiniment reconnaissants.

Dans cette pléiade de peintres qui ont tenté de rénover l'art sur des bases nouvelles — notamment par le cubisme, le surréalisme ou d'autres formes encore — peu ont véritablement abouti à un art pur, grand, sincère, doué des pouvoirs de l'illusion ou de la vérité. Il y a eu, certes, des hommes exceptionnels, tels que Picasso, Braque, Juan Gris, d'autres aussi. Et parmi ces derniers, Francis Montanier ne saurait être oublié. Nous estimons que certaines formes du cubisme, certaines extravagances ont été néfastes à l'art. Toutefois, nous avons subi dernièrement l'immense poésie qui se dégageait de l'exposition de Jacques Villon. Et, aujourd'hui, nous sommes de nouveau pris par le charme de la peinture de Francis Montanier. Ce peintre aime les rythmes amples, les compositions solidement établies, les harmonies rares de coloris. Il possède, peut-on dire, une « conception harmonique » pour chacun de ses sujets. *La Veillée sous la lampe* se résout en un rêve jaune et vert. *La Plage*, *la Mer* sont des féeries de bleus, de gris, de mauves d'une subtilité évocatrice. *Le Nu aux cabines rouges* allie les voluptés de la chair aux coquilles marines et aux rouges violents des étoffes. Ses natures mortes elles-mêmes participent à la vie de la cuisine : ses *Oignons* ont les tons ocrés des ustensiles ménagers, ses *Rougets*, ses *Tournesols noirs* sont autant de toiles suggestives.

Pouvoir de rêverie, mirage, mais aussi réalité objective, tous les dons de l'artiste se trouvent résumés dans sa *Maison du pêcheur*.

Francis Montanier, dans cette exposition organisée à la Galerie de France, nous apparaît comme un maître.

Le docteur Pierre-Bernard Malet vient de reprendre l'organisation du Salon des médecins, dentistes, pharmaciens et vétérinaires. Ce XX[e] Salon a ouvert ses portes à la Galerie des Beaux-Arts. Disons tout de suite que l'emplacement paraît un peu trop limité pour cette manifestation, ou qu'on aurait pu éliminer davantage d'œuvres, car la présentation en souffre un peu dans son encombrement. Toutefois, nous tenons à féliciter le docteur Malet pour la persévérance qu'il a apportée à l'œuvre entreprise par lui déjà avant la guerre.

Parmi les œuvres exposées, nous nous devons de signaler tout d'abord les toiles du docteur Lucien Marceron, la *Gare Saint-Lazare* et *Fumée d'usine*, œuvres délicatement sensibles dans lesquelles on sent l'attirance de l'artiste pour les peintures de Claude Monet ; la *Vue de Juan-les-Pins*, de Jean Boivin, offre des réminiscences de Cézanne, *la Roulotte mauve*, de Stepanoff, est fine d'harmonie ; les toiles de Lecaron, Droguet, Landreau, Moure, Trouselle, Wignolles, Deliberos, les œuvres de Hérain, d'autres encore, affirment certains dons de sincérité et vont souvent beaucoup plus loin que l'amateurisme. Souhaitons que certains de ces médecins, sans toutefois abandonner leur cabinet ou leur clinique, prennent plus souvent le pinceau ou le burin ; l'art ne pourrait qu'y gagner.

Maurice Sérullaz.

André Utter

Les illustrations de l'article consacré par M[me] Agnès Humbert à André Utter, dans notre dernier numéro, concernaient des tableaux appartenant à la collection du Musée national d'art moderne.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA GUERRE DE 1939-1945 :

Allen W. Dulles, *l'Allemagne souterraine*, traduit de l'anglais par Hélène Breuleux (Editions des Trois Collines, 270 pages).

L'auteur a été chef du service secret américain à Berne, de 1942 à 1944 : d'où la valeur de son témoignage, qui met en œuvre des documents ultra-confidentiels. C'est la relation minutieuse du complot ourdi, en juillet 1944, contre Hitler par un groupe de généraux, « petite, toute petite clique d'officiers ambitieux, à la fois ridicules et bêtement criminels », dira le Führer dans son message au peuple allemand. Si l'attentat du 20 juillet échoua, c'est que les conjurés commirent l'erreur inconcevable de ne pas faire sauter les centrales de communications.

M. Allen W. Dulles reprend un à un tous les fils de la conspiration et campe le portrait de ses auteurs : le colonel-général Beck, l'ex-maire de Leipzig, Goerdeler, etc. Un seul a survécu, le général Thomas ; les autres ont été exécutés ou se sont suicidés.

Sur ce drame se greffe l'histoire des mouvements clandestins dans le peuple et dans l'armée, de l'activité des partis socialiste et communiste, du rôle des intellectuels et des Eglises.

Les conspirateurs trouvèrent de puissants soutiens dans le service d'espionnage du haut commandement allemand, l'*Abwehr*, que dirigeait l'amiral Canaris, surnommé « le petit Grec » à cause de son type levantin, personnage énigmatique, dont les services de renseignements alliés cherchent éperdument le « journal », dans la conviction qu'il livrerait des secrets propres à jeter de nouvelles clartés sur l'histoire du Troisième Reich. Canaris aurait été pendu le 7 avril 1945, sur un ordre personnel de Himmler, avec son chef adjoint, le général Oster. Son rôle est indéchiffrable : il donnait à Hitler des renseignements de premier ordre, mais parfois aussi « truqués » ; c'est lui qui aurait découragé Hitler d'envahir l'Espagne. Il ne fit toutefois pas partie de la conspiration. Mais au sein de l'*Abwehr* fonctionnait une organisation antinazie qui prêta la main aux conjurés. « Ceux qui se sentent portés à exalter l'efficience des dictatures, dit M. Dulles, feront leur profit du fait suivant : dans l'Etat totalitaire de Hitler, les quatre chefs éminents du service de renseignements allemand, Canaris, Oster, Dohnanyi et le colonel Hansen, furent, avec nombre de leurs subordonnés, exécutés pour trahison. »

LA DIPLOMATIE :

Léon Noël, *Camille Barrère, ambassadeur de France* (Tardy, 152 pages).

« Notre armée sera en 1940 de qualité sensiblement inférieure à ce qu'elle était en 1914... On n'aura pas entretenu cette pépinière de chefs dont la France aura plus que jamais besoin pour défendre la paix. La guerre se fera selon des méthodes plus formidables que les anciennes... Les adversaires ne se verront plus. Ce sera la bataille de l'invisible. »

Ces paroles prophétiques furent recueillies par Barrère de la bouche du maréchal Foch, le 25 avril 1920.

La carrière de l'ambassadeur est un modèle d'action lucide et de sens des réalités. La netteté de ses conceptions, la poursuite patiente des desseins qu'il s'était assignés s'alliaient, chez lui, à la souplesse qu'exige la mobilité de la carte diplomatique. Et, avant tout, à un patriotisme ardent.

M. Léon Noël relate les missions de l'ambassadeur, qui sont toutes une page de la grande histoire. On lira avec un vif intérêt la relation d'un entretien qu'il eut avec Bismarck en avril 1886 et qui n'éclaire pas moins la pensée du vieux chancelier que la sagacité du jeune diplomate. Celui-ci n'avait rien du bureaucrate. Il aimait la musique, la bonne table, l'équitation, la chasse au renard. Il voulait former des élèves qui perpétuent la grande tradition diplomatique.

Albert Mousset.

GALERIES

" COULEUR DU TEMPS ", 9, rue Arsène-Houssaye,
MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

GALERIE HERMANN
Dr Daniel Maybon
9, rue des Beaux-Arts - DAN. 92-59
PAUL CHARLOT
jusqu'au 30 Avril

GALERIE ANDRÉ WEIL
26, avenue Matignon - ÉLY. 55-11
BRIANCHON
jusqu'au 24 Avril

GALERIE DES BEAUX-ARTS
10, rue des Beaux-Arts - ODÉ. 18-25
ROBERT MAHIAS
La Danse - Le Cirque

Vase en pate de Sèvres a décor polychrome et or sur fond vert, année 1755, haut. : 28 centimètres.

PORCELAINES DE SÈVRES

Aquelques jours d'intervalle, on vient de vendre à l'Hôtel Drouot les plus belles pièces en ancienne porcelaine de Sèvres qu'on y ait vues depuis longtemps.

La première était un grand vase ovoïde à piédouche orné de feuillages avec médaillon, d'un tore cannelé et rubané et de godrons oblique, le tout décoré en or sur fond bleu d'œils-de-perdrix et, sur les médaillons, de bustes de personnages laurés en camaïeu gris. M[e] Etienne Ader et M. Bernard Dillée l'ont fait payer 123.500 francs, frais compris. Le 9 juin 1943, dans une vente beaucoup plus importante, il n'avait pas dépassé 66.000 francs.

La seconde pièce de choix, présentée par M[es] Ader et Baudoin, avec le même expert, était également un vase à piédouche, mais de forme balustre, à panse légèrement aplatie, décoré de perroquets et de cacatoès polychromes dans des réserves rocailleuses sur fond vert et or.

Il a été adjugé 560.000 francs, soit 700.000 francs avec les taxes. Il avait fait 275.000 francs le 9 juin 1943.

Il ne faut pas en conclure que les prix des anciennes porcelaines de Sèvres ont doublé depuis moins de cinq ans. Au contraire, parmi les objets d'art, elles sont de ceux qui ont le moins monté, et, ces derniers jours, dans des ventes plus modestes, on a pu acquérir d'autres porcelaines de Sèvres, également du XVIII[e] siècle, à des prix à peine plus élevés que ceux de 1943 : notamment, à 21.700 francs, deux petits cache-pot à anses rocaille, décorés en couleurs et or, datés 1772 ; et à 1.500, deux assiettes lobées à décor de fleurs en couleurs et rinceaux bleus au marli.

Le tout était en pâte tendre, comme les deux vases, mais ces derniers étaient d'une qualité exceptionnelle, et celui qui a atteint 700.000 francs avait été signalé par le conservateur du musée de Sèvres comme étant d'une insigne rareté.

Il reste que les pâtes tendres de la seconde moitié du XVIII[e] siècle jusqu'à la Révolution sont bien les plus cotées dans la production de Sèvres, mais que seules les très belles pièces peuvent prétendre à de gros prix, et à condition, bien entendu, qu'elles soient dans un état de conservation impeccable.

Le 16 mars 1942, on avait dispersé une collection de tasses également en pâte tendre, provenant en partie de la collection de la marquise de Pompadour et portant des dates diverses, de 1767 à 1789.

La plus chère, décorée de rinceaux et fleurettes polychromes sur fond jonquille par Noël, en 1788, n'avait cependant pas dépassé 21.000 francs, tandis qu'une autre, la seule en pâte dure dans cet ensemble, décorée en plein aux Chinois sur fond or par Dieu, et portant la date de 1778, était allée à 37.000 francs, parce qu'elle faisait exception.

Il est certain que leur provenance et le fait qu'elles étaient présentées en groupe assureraient à ces tasses une valeur beaucoup plus grande actuellement, mais le cas resterait sans comparaison avec les créations courantes.

André Fage.

COURRIER MUSICAL

Un grand cycle musical

La saison musicale d'été se prépare, et la France s'apprête à y participer avec éclat.

Strasbourg ouvrira le cycle avec la quinzaine de musique française, du 7 au 20 juin. La cathédrale, le palais des Fêtes, l'hôtel de Rohan, qui, l'an dernier, accueillirent Bach, ouvriront leurs portes pour les plus grands personnages de notre histoire musicale, depuis les polyphonistes français du XIII[e] siècle jusqu'à nos contemporains, ceux-ci nous apportant quelques créations (un quatuor de Florent Schmitt, la *IV Symphonie* de Milhaud, écrite en commémoration de la révolution de 1848, un divertissement de Ropartz), ou le meilleur de leur production (la *Jeanne au bûcher*, d'Honegger). Un choix très exigeant d'interprètes permet de citer : pour l'orchestre, Charles Münch, Roger Désormière, Ernest Bour; pour l'orgue, André Marchal ; pour le concerto et la musique de chambre, Robert Casadesus, Francescatti, quatuor de Florent Schmitt, la *IV[e] Symphonie* Janine Micheau, Gérard Souzay, l'ensemble Marcel Couraud, et je m'excuse de ne pouvoir les nommer tous.

L'abbaye de Royaumont, après Strasbourg, nous promet, du 19 juin au 4 juillet, trois semaines de musique, et, là aussi, nous retrouvons chefs et virtuoses de premier plan. Il semble que les programmes de Royaumont soient placés sous le signe du rare ou de l'inédit. On prévoit plusieurs manifestations consacrées à des écoles étrangères d'Europe et d'Asie (entre autres, une journée chinoise et une journée hindoue) ; des journées françaises contemporaines, et la première audition de quatre symphonies de Haydn. La musique française ancienne sera représentée par des motets et chansons de la Renaissance et par une conférence-concert sur les œuvres de clavier du XVII[e] siècle. Un congrès de la radio et de la télévision clôturera les semaines internationales de Royaumont.

En juin et juillet encore, Versailles donnera toute une série de concerts de musique spirituelle et profane, à la chapelle du château, à l'Orangerie, au théâtre Montansier, tandis qu'à Sceaux la Société des « Nuits de Sceaux » s'apprête à ressusciter, au pavillon de l'Aurore et dans le parc, les célèbres divertissements de la duchesse du Maine.

Toutes ces manifestations musicales, qui permettront à nos hôtes étrangers d'entrevoir les richesses de notre patrimoine artistique, restent accessibles à nos compatriotes. Il en est peut-être autrement des festivals de Salzbourg et d'Edimbourg. Je ne parlerai guère du premier, car on ne sait encore dans quelles conditions il aura lieu. Pour le second (le deuxième festival international d'Edimbourg), on annonce, du 22 août au 12 septembre, des opéras de Mozart, un ballet de Stravinski, des concerts symphoniques avec le Concertgebouw d'Amsterdam, Charles Münch ; des concerts de solistes, avec Menuhin, Cortot, le quatuor hongrois. Enfin, pour célébrer le centenaire de la visite de Chopin, Cortot reconstituera le programme du concert donné par Chopin, en 1848, dans la capitale de l'Ecosse.

L. M. A.

BIBLIOGRAPHIE

Histoire

On connaît l'ouvrage très objectif de Trevor Roper, *les Derniers Jours d'Hitler* (Calmann-Lévy), qui raconte, avec preuves à l'appui, les ultimes moments du Führer. On sera heureux de placer à côté de lui le reportage de Ladislas Szabo : *Hitler est vivant* (S. F. E. L. T.). L'auteur prétend que l'ex-caporal se trouve quelque part dans l'Antarctide et réclame son arrestation « avant qu'il soit trop tard ». Son livre se lit avec facilité et les arguments qu'il avance ne sont pas sans valeur, mais nous ne le suivrons pas dans toutes ses hypothèses. Depuis la fin de l'année 1946, de multiples expéditions ont eu pour but réel ou caché la recherche du sinistre chancelier, et l'Antarctide a été fouillé consciencieusement. On n'a rien trouvé, sans pour cela en déduire que le Führer est mort ; mais il faut, semble-t-il, prêter plus de créance aux paroles de Hans Fritsche, chef de la propagande nazie, lorsqu'il disait : « Son cadavre a été caché en un endroit qu'il sera impossible de découvrir. » Il faut détruire la légende d'un Hitler encore en vie, car ce mythe pourrait vite prendre la forme d'un malheur national.

M. EDOUARD HERRIOT INAUGURE LA XXX[e] FOIRE INTERNATIONALE DE LYON.

LA TRENTIÈME FOIRE INTERNATIONALE DE LYON

La XXX[e] Foire internationale a été inaugurée, le 4 avril, par MM. Edouard Herriot, maire de Lyon, René Mayer, ministre des Finances, et Robert Lacoste, ministre de l'Industrie et du Commerce.

Plus de 20.000 visiteurs se pressaient déjà dans l'enceinte de la foire lorsque le cortège officiel fit son entrée dans le Pavillon des Nations.

La participation étrangère a longuement retenu, cette année, l'attention des nombreuses personnalités qui assistèrent à l'ouverture. La Belgique, la Bulgarie, la Hongrie, l'Iran, l'Italie, les Pays-Bas, la Suède, la Suisse et la Tchécoslovaquie sont largement représentés. Le nombre des stands occupés par des firmes de ces neuf pays prouve que la Foire de Lyon est, plus que jamais, une foire internationale et que les courants d'échanges commerciaux entre les nations européennes reprennent peu à peu.

De nombreux exposants n'ont pu, d'ailleurs, participer à la foire de cette année, le nombre des demandes étant plus grand que le nombre des stands disponibles.

Parmi les cinquante-six sections, celle de la soie est, ainsi que chaque année, une des plus importantes. Les soyeux lyonnais montrent, une fois de plus, que le génie créateur et le bon goût français sont capables de triompher des concurrences extérieures.

Le succès de cette XXX[e] Foire internationale de Lyon prouve, ainsi que l'a écrit M. Edouard Herriot, « que l'institution qui avait été fondée voilà trente ans remplit pleinement l'office qui lui avait été assigné. A l'époque de sa fondation, la France vivait des heures douloureuses. Nous percevions alors qu'elle se trouverait, la guerre finie, devant des tâches gigantesques. Il en est de même aujourd'hui : nous devons tout concevoir et réaliser à l'échelle contemporaine ».

UN DES STANDS LES PLUS ORIGINAUX DE LA SOIERIE LYONNAISE.

ACTUALITÉ JURIDIQUE

Le problème de l'or

Le sujet qui, au cours des âges, inspira dans des sens divers un Virgile, un Wagner, un Strauss, le « fabuleux métal », ainsi baptisé par notre Heredia, l'or, a retenu également l'attention du législateur.

L'or et le papier. — Tant que le seul instrument d'échange fut la monnaie métallique — or ou argent — pas de problème. Celui-ci s'est posé du jour de la naissance de sa sœur cadette, la monnaie-papier ou monnaie fiduciaire, qui l'a concurrencée. Au *cours légal* de celle-ci (instaurée chez nous par la Banque de France, par la loi du 14 mars 1848), et qui assimilait le billet de banque aux espèces métalliques, avec les conséquences en découlant, s'est, à certaines époques troubles — 1848, 1870, 1914 — et pour répondre aux nécessités de l'heure, superposé le *cours forcé*, qui dispense l'établissement émetteur de rembourser au porteur et a vue le papier qu'il a émis.

Le principe de la liberté des conventions, qui, pendant longtemps, domina notre droit contractuel, permet-il aux parties contractantes de stipuler le paiement en or ? Directement, non, a répondu la Cour de cassation, tout au moins pour les opérations du marché intérieur, et cette solution, défendable à la rigueur, sous l'emprise du cours forcé, cessait, à notre avis, de l'être en tout autre temps. Etait également condamnée la clause dite de perte au change, qui stipulait un paiement à la parité soit de l'or, soit des devises étrangères appréciées. La seule clause admise était celle dite « clause denrée » ou « clause coût de la vie », qui, en matière de baux, subordonnait le prix du loyer au cours officiel de certains produits.

Tel est, en bref, le schéma de la question « or et papier », qui a fait couler tant d'encre.

Le marché de l'or. — Autre face de la question : la réglementation du commerce de l'or, considéré non plus comme un instrument d'échange, mais comme une marchandise ordinaire. Cette réglementation a varié suivant les facteurs économiques et politiques, en allant de la liberté à la prohibition. Longtemps, la règle a été celle qui résultait du principe éminent de la liberté générale du commerce, inscrit, sous la Révolution, dans la loi des 2-17 mars 1791. A la faveur de ce régime libéral, les détenteurs d'or pouvaient, d'une part, vendre leurs lingots à la Monnaie pour les voir convertir en espèces ou les exporter à l'étranger toutes les fois que, à l'inverse, sa valeur réelle excédait sa valeur nominale, cela afin d'éviter d'avoir à payer la différence au créancier étranger (1).

A ce régime normal a été substitué par la guerre un régime prohibitif. Le décret du 9 septembre 1939, qui l'avait institué, fut remplacé par un texte du 15 janvier 1947, « codifiant, en soixante-quinze articles, les obligations et prohibitions édictées pour la réglementation des changes », et complété par la loi du 6 janvier 1948 sur le contrôle des changes. Ce texte prohibait, en principe et sous des sanctions pénales : 1° toute entrée ou sortie de l'or ; 2° tout transport à l'intérieur du territoire ; 3° toute opération commerciale portant sur l'or. Tout détenteur d'une quantité de ce métal supérieure à 20 grammes était tenu de la déposer à la Banque de France (personnes morales) ou d'en faire la déclaration à l'Office des changes (personnes physiques).

Sous ce régime, on le voit, le porteur de l'or était étroitement ligoté — officiellement, du moins, car, sur le marché noir qui s'était institué, en dépit des risques courus, le louis français a valu jusqu'à 8.000 francs.

Et voici que toute liberté vient de lui être rendue par un vote de l'Assemblée nationale du 30 janvier dernier, qui, en outre, autorise la Banque de France à se rendre acquéreur de ce même louis pour un prix dépassant 4.000 francs. Ce qui, hier, était délit, devient aujourd'hui opération licite et honnête.

Une question se pose — et s'impose : qu'adviendra-t-il des condamnations prononcées en vertu de la législation antérieure ? Strictement, elle tient état. Mais, en équité comme en logique, une mesure de clémence semble s'imposer en faveur des condamnés.

P.-L. R.

(1) Il en était ainsi toutes les fois que la valeur du métal précieux avait atteint ce qu'on a appelé le *gold point*. D'où l'aphorisme : « La mauvaise monnaie chasse la bonne. » (Loi de Gresham.)

LE BRIDGE (N° 47)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 40
par Coffin

♠ ...
♡ A R D V 10
LE MORT ◇ A V 6 4
♣ A R 6 4

entame : ♡ 6 — NORD / OUEST EST / SUD — ◇ 2

♠ A R D V 10 8 2
♡ ...
◇ 8 7 3
♣ 8 7 3

Sud joue 7 ♠, contrés par Est. A part ce contre, Ouest et Est ont toujours passé.

Ouest entame du ♡ 6 sur lequel Est défausse le ◇ 2.

Le grand chelem est immanquable.

Sud doit couper la première levée avec le 2, pour le cas où Est aurait les 6 atouts manquants, seul danger qui menace le grand chelem (Ouest ne peut pas avoir les 6 atouts puisqu'il a 8 ♡, Est n'ayant pas fourni ♡).

Par cette précaution, Sud se raccourcit en atouts, de manière à en avoir le même nombre que Est (si ce dernier les a tous) et à ne pas être forcé de couper le premier à la fin du coup. Sud prépare un « grand coup ».

Sud joue ensuite atout. Supposons que Ouest n'en a pas, sinon il n'y aurait plus de difficulté.

Sud joue encore trois tours d'atout, gardant ♠ 10 8 secs en main, avec lesquels il va prendre ♠ 9 7 secs chez Est.

Sud joue ensuite un ♣ pris par le R. Est a au moins un ♣ et ne coupera pas, car Ouest-Est ayant à eux deux 6 ♣, Ouest ne peut pas avoir plus de 5 ♣ puisqu'il a 8 ♡. Nord joue alors dans l'ordre d'abord tous ses ♡, et Sud défausse tous ses ♣ puis 2 fois ◇. Puis Nord joue son ♣ as sur lequel Sud défausse ◇. Nord joue alors et, comme il ne reste plus que 2 cartes dans chaque main, Est est forcé de couper et ses ♠ 9 7 sont cueillis par ♠ 10 8.

Si Est coupe avant la 12e levée, Sud surcoupe, prend le dernier atout et fait aisément le reste.

Si, à la première levée, Sud défausse au lieu de couper, le grand chelem peut être raté ainsi : Nord joue encore ♡, sur lequel Est défausse ♣, coupé par Sud. Sud joue 4 fois atout, mais, quand il essaie de passer la main à Nord en jouant ♣, Est coupe.

Bibliographie

René Vannier, *le Bridge National*. 250 pages. Éditions Pichon et Durand-Auzias, Paris.

Ce livre, qui est écrit pour les débutants, mais dans lequel même les joueurs plus éclairés pourront trouver d'utiles conseils, est divisé en deux parties : les déclarations et le jeu de la carte.

ÉTUDE N° 41
par Coffin

♠ 5 4 3
♡ A V 10
◇ 8 6 4 3
♣ 6 4 3

entame : ◇ 2 — NORD / OUEST EST / SUD — ◇ R

♠ A R D 2
♡ R
◇ A D V 10
♣ A R D 2

Sud joue 6 sans atout, immanquables après que Ouest a entamé du ◇ 2 et que Est a mis le ◇ R.

ANDRÉ CHÉRON.

PHILATÉLIE

LES TIMBRES D'INFLATION

Les timbres-poste sont un reflet fidèle de la valeur d'une monnaie : au fur et à mesure des modifications de tarifs, de nouvelles valeurs sont, en effet, nécessaires à la perception des taxes postales.

Entre 1840, date de l'apparition du premier timbre, et les années 1920, aucune inflation monétaire ne s'est produite.

En 1921, le rouble russe commence à s'effondrer : la première série soviétique va du 1 au 1.000 R. (août - septembre). En 1922, on atteint les 5.000, 10.000, puis 100.000 et 250.000 R. Au mois de novembre 1922, la monnaie subit une première stabilisation sur le taux de 1 R. = 10.000 R. de 1921 ; une seconde a lieu en mai 1923, sur le taux de 1 R. nouveau pour 100 de l'année précédente. Le même phénomène se produisit dans les pays satellites : Arménie, Azerbaïdjan, Géorgie, Caucase.

La chute du mark allemand a débuté en 1922 pour se terminer le 30 novembre 1923, avec la création du *Rentenmark*. En

moins de deux ans de très nombreuses vignettes avaient vu le jour, surtout des provisoires obtenues par surcharge, avec des valeurs sans cesse augmentées ; les « milliers » de marks furent atteints en 1923, puis les « millions », puis les « milliards ». Ces timbres, vite démonétisés, n'ont que peu de valeur, à l'exception des pièces conservées sur lettres d'époque.

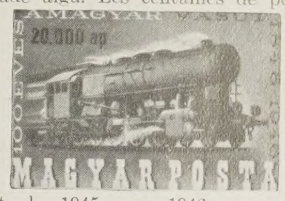
Le même phénomène sévit également à Dantzig, de 1922 à 1924, et au Wurtemberg, dont les timbres de service furent surchargés en 1923.

La couronne austro-hongroise subit une dépréciation identique. En Autriche, les valeurs en centaines et milliers de couronnes apparaissent en 1922, et l'on émet un 10.000 K. en 1923, mais on n'alla pas plus loin. La situation ne fut stabilisée qu'en avril 1925 avec la création du schilling. En Hongrie le maximum est également un 10.000 K. de 1924 ; le pengö or n'apparut qu'en novembre 1925 et les premiers timbres libellés en cette monnaie, au mois de mars 1926.

Même situation en Pologne, après la chute commune du mark et de la couronne. On y atteint les dizaines de milliers de marks en 1923, les centaines en 1924, et l'on arrête sur un « 2 millions » : le Zloty fut mis en service en avril 1924.

La dernière guerre fut la cause de nouvelles inflations. C'est la Grèce qui fut atteinte la première, au cours des années 1943 et 1944. Des valeurs de 2 et 5 millions de drachmes parurent en 1944. Un « drachme stabilisé » fut mis en circulation à la fin de cette année, mais une nouvelle baisse s'est produite et la plus forte valeur en cours est un 5.000 dr.

A partir de 1945, la Hongrie connut sa seconde inflation, qui atteint rapidement un stade aigu. Les centaines de pengoes



datent de 1945 ; en 1946, apparaissent successivement des timbres libellés en « ezer P. » (milliers), « millio P. » (millions), « milliard P. » (milliards), « billio P. » (billions). Le record fut battu avec une valeur extraordinaire de « cinq cent mille billions ». Une première stabilisation en « adopengö » (pengö d'impôt) échoua la même année ; au mois d'août seulement parut la nouvelle monnaie en « Forint ».

La Roumanie a dû également sacrifier à l'inflation. La courbe de dépréciation commence également en 1945 et se termine en août 1947, mais sans qu'on ait dépassé la valeur de 50.000 lei.

Hors d'Europe, c'est le dollar chinois qui a connu une dépréciation analogue. Cette monnaie a d'ailleurs des cours très différents suivant les régions : à Tchoung-King la plus forte valeur est un 50.000 dollars ; en Mandchourie, un 1.000 d., à Formose, un 200 d. seulement.

NOUVELLES DE SUISSE

A la suite de l'augmentation des tarifs à destination de l'étranger, cinq valeurs courantes de la série « Paysages » ont changé de couleur ; le 5 c. devient brun jaune, le 10 c., vert, le 20 c., brun, le 30 c., gris bleu, le 40 c., bleu. Pour une seule valeur, le 25 c. rouge, on a gravé un nouveau type : « Vue du parc National ».

La première tranche de la nouvelle série aérienne du *Liechtenstein* a vu le jour le 6 avril. Cinq types différents, de format et de disposition identiques, sont illustrés d'effigies de pionniers de l'aéronautique, accompagnées d'une silhouette de leur appareil. En voici l'énumération : 10 rap. vert foncé, Léonard de Vinci (1452-1519) — 15 r. violet, Joseph Montgolfier (1740-1810) — 20 r. brun, J. Degen (1761-1848) — 25 r. brun rouge, W. Kress (1836-1913) — 5 fr. gris olive, W. Wright (1867-1912). Dessins de J. Troyer, impression en héliogravure de Courvoisier.

JACQUES BELLAY.

Jeudi 25 mars a eu lieu, en présence de nombreuses personnalités des Arts, du Commerce et de l'Industrie, l'inauguration du Salon de « L'EDITION PUBLICITAIRE EN FRANCE ET DANS LE MONDE » organisé par le Syndicat National des Editeurs Publicitaires.

Cette intéressante exposition restera ouverte jusqu'au 24 avril Galerie LAMBERT - MARIE, 22, place Vendôme.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

DEAUVILLE (Proximité). Très belle propriété. Maison de Maîtres. Habitation gardien. Communs. 4 hect. ½ herbage environ. LIBRE A LA VENTE
Me CLERGEOT, notaire, Deauville.

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

COTE BASQUE, sur **SITE UNIQUE,** à vendre : Terrain 5 hectares, en partie boisé. Vue sur les Pyrénées, l'Espagne et l'Océan. Dominant **HENDAYE-PLAGE.** A 500 mètres de la plage. S'adresser : S. M. C. B., **LARMOR-PLAGE** (Morbihan).

Région **FONTAINEBLEAU,** villa 8 p. tt conf. **LIBRE.** Jardin 5.000 m². **VASSEUR,** 114, boulevard Magenta. TRUdaine : 69-39.

HOTELS PARTICULIERS

IÉNA, **SPLEND. HOTEL PARTICUL.** pour Société ou Ambassade. 50 pièces. **BLUM MAISEL,** 35, Avenue Kléber. PASSY : 53-49

CAP D'AIL entre Nice et Monte-Carlo
A vendre à l'amiable
SUPERBE VILLA
en bordure de mer. Tout dernier confort. Libre de location.
AFFAIRE EXCEPTIONNELLE
S'adresser : R.-J. LEROY, à Contes (A.-M.).

VENTES APPARTEMENTS

ÉTOILE, s/avenue lux. **app.** 10 p. princip. avec tout confort. **GARAGE. LIBRE BLUM MAISEL,** 35, av. Kléber. PASSY : 53-49

MAROC
Transactions immobilières
Faites un plac. sûr et de gr. AVENIR, en achetant à Casablanca, Agadir et Tanger, des IMMEUB., TER. SPÉCULATIFS, VILLAS, PROPRIÉTÉS AGRICOLES. Affaires commerciales ou industrielles. Très gros avantages. Fisc. presque nulle
SOCIÉTÉ **"FONCIA"** 31, Bd de la Gare, CASABLANCA

PYRENE PP
Protection contre L'INCENDIE
Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

PIDAULT, Armurier **BOCHOT,** succr
42, rue de l'Arcade, Paris 8e - Tél. : Anj. 36-20

HOTELS et VILLÉGIATURES

PYRÉNÉES

SALIES-DE-BÉARN (B.-Pyr.)
Maladies de la femme. Maladies de l'enfant. Séquelle des blessures de guerre.
CASINO. SPORTS. PISCINE.

CÔTE D'AZUR

NICE **TERMINUS** Hôtel-Restaurant Face gare.

BRETAGNE

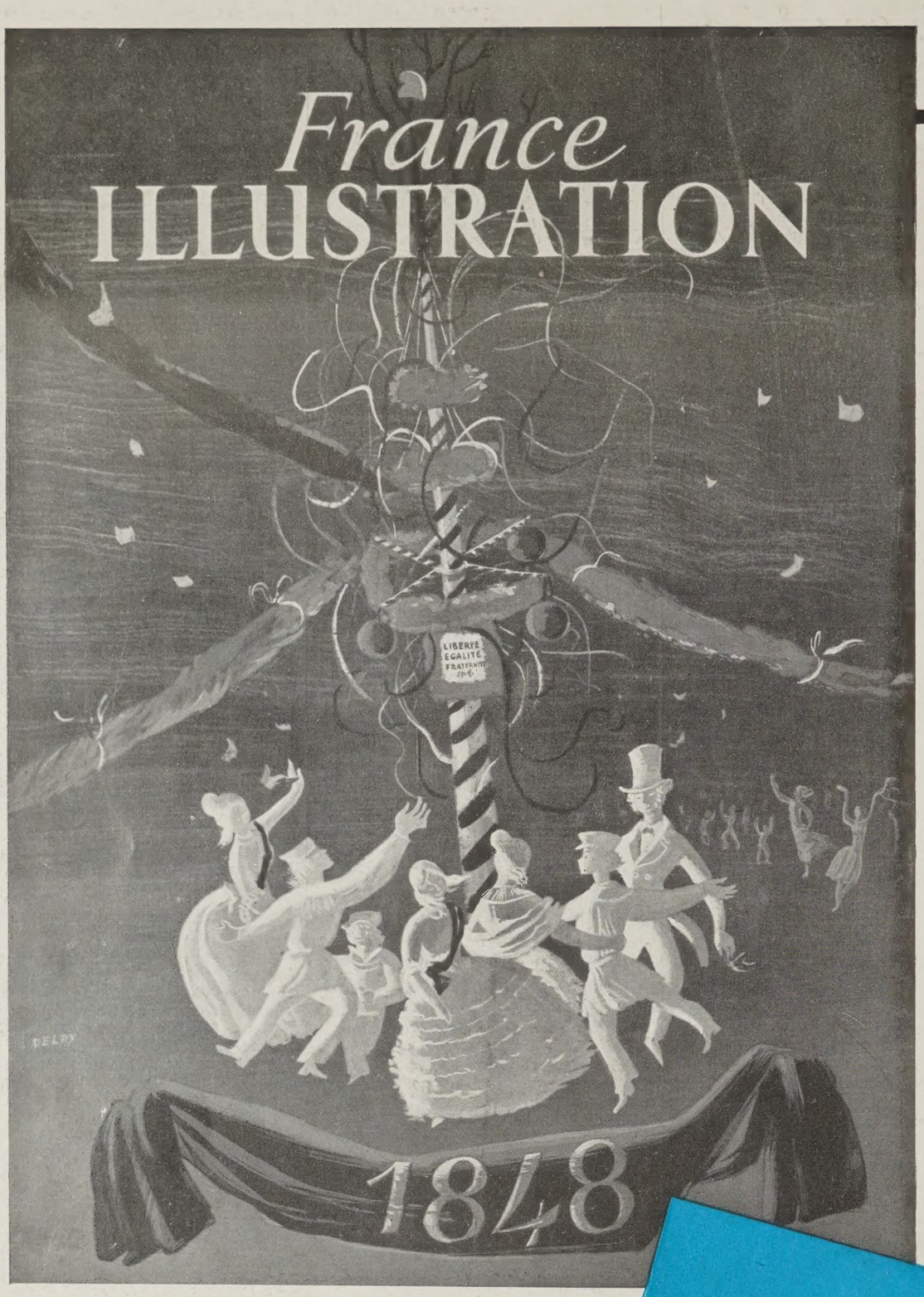
PRINTEMPS A LA CAMPAGNE, Repos. Grand air. Bonne nour. Prix mod. **Château du Riffray,** Corps-Nuds (I.-et-V.).

GRANDS VINS DE BOURGOGNE
LÉON RIGAULT à BEAUNE
vous présentent leur caisse de vins fins

bout		
3	MERCUREY 1946	
3	MOULIN A VENT 1945	
3	POMMARD 1943	
3	CORTON CHARLEMAGNE 1945	
3	RÉSERVE des MOINES	
15	bouteilles.. .. .	4.100 francs

Franco de port et d'emballage
Paiement contre remboursement

LA MAISON CONSCIENCIEUSE ET PLUS QUE CENTENAIRE FONDÉE EN 1808



LE 1ER MAI 1948

Cet album, présenté sous une couverture en quadrichromie, est abondamment illustré de gravures de l'époque et comporte 48 pages, dont 10 en couleurs et 2 en hors texte. Retenez-le dès aujourd'hui chez votre libraire habituel ou à FRANCE-ILLUSTRATION, 13, rue Saint-Georges, PARIS 9e.

PARAITRA LE

NUMERO SPECIAL

EDITE PAR

FRANCE - ILLUSTRATION

POUR LE

CENTENAIRE DE LA REVOLUTION

Le Directeur-Gérant :
G. CAHEN-SALVADOR.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 2e trimestre 1948.
Imprimeur no 53.